image
not
available


·HELENÆ·AVGV-
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS

Maggio

I. L. Medici

Maggio

G. Medici



Ah! c'est bien notre père
De Gand!
Ah! c'est bien notre père!

CHANSONNIER DU ROYALISTE

ou

l'Âme des Bourbons

2me Edit.



A PARIS,
chez Davi et Locard, Libraires des Gardes du corps du Roi,
Rue de Seine, N° 54, Fb S. Germain
1815.

CHANSONNIER DU ROYALISTE ou

l'Ami des Bourbons.

2me. Edit.



A PARIS,
chez Davi et Locard, libraires des Gardes du corps du Roi,
Rue de Seine, N°. 54, Fb. S. Germain.
1815.

AVERTISSEMENT.

Au moment où l'on apprit que Bonaparte avait débarqué à Cannes (le 1er mars 1815), les royalistes, et tous ceux qui faisaient des vœux pour le repos et la tranquillité de la France, étourdis d'une telle nouvelle, gar-

AVERTISSEMENT.

—

Au moment où l'on apprit que Bonaparte avait débarqué à Cannes (le 1er mars 1815), les royalistes, et tous ceux qui faisaient des vœux pour le repos et la tranquillité de la France, étourdis d'une telle nouvelle, gar-

dèrent d'abord le silence; mais après le 19 mars, époque de l'entrée du Corse aux Tuileries, les langues se délièrent, les partis opposés se combattirent réciproquement, pendant trois mois et demi, avec des diatribes et des chansons. Celui du royalisme, gémissant en secret, et ne pouvant pour le moment renverser le nouvel ordre de choses qui s'établissait, commença à en saper les fondemens, en faisant circuler contre le tyran des brochures aussi sagement pensées qu'élégamment écrites, et des chansons et des vaudevilles où l'on trouve le sel attique réuni à la gaieté française.

Ce sont ces chansons et ces vaudevilles, que l'on chantait dans les salons, que nous avons recueillis en un petit volume très-portatif, en n'y admettant

demens, en faisant circuler contre le tyran des brochure saussi sagement pensées qu'élégamment écrites, et des chansons et des vaudevilles où l'on trouve le sel attique réuni à la gaieté française.

Ce sont ces chansons et ces vaudevilles, que l'on chantait dans les salons, que nous avons recueillis en un petit volume très-portatif, en n'y admettant

néanmoins que ce que permettent la liberté sans licence et la critique sans aigreur. Ce recueil, nous n'en doutons pas, deviendra le bréviaire du vrai royaliste, et de l'homme qui ne veut que le bien et la tranquillité de son pays.

CHANSONNIER DU ROYALISTE.

CONFESSION DE NICOLAS B***.

AIR : *du Confiteor.*

Mon père, je viens devant vous,
Brûlant de rage et de furie,
Me confesser, à vos genoux,
De quelques forfaits de ma vie,
Que je voudrais (*bis*) commettre encor.
Dirai-je mon *Confiteor*? (*bis.*)

Mon premier exploit dans Paris
Fut cimenté par le carnage;

CHANSONNIER
DU ROYALISTE.

CONFESSION DE NICOLAS B***.

AIR : *du Confiteor.*

Mon père, je viens devant vous,
Brûlant de rage et de furie,
Me confesser, à vos genoux,
De quelques forfaits de ma vie,
Que je voudrais *(bis)* commettre encor.
Dirai-je mon *Confiteor? (bis.)*

Mon premier exploit dans Paris
Fut cimenté par le carnage;

C'est en mitraillant que je fis
De mon règne l'apprentissage.
Ah! je voudrais *(bis)* le faire encor.
Dirai-je mon *Confiteor?* *(bis.)*

Pour le plaisir de massacrer,
L'Égypte fut un cimetière,
Et je m'y plus à signaler
Mon humeur triste et sanguinaire.
Ah! je voudrais, etc.

Sous prétexte de conserver
Un fantôme de république,
Je l'abattis pour élever
Un empire de ma fabrique.
Ah! je voudrais, etc.

Ami des bourreaux de mon roi,
Pour me trouver plus à mon aise,
Je fis égorger de sang-froid

Un des parens de Louis Seize.
Ah! je voudrais, etc.

Enviant de mes généraux
L'honneur et la gloire immortelle,
J'ai lâchement proscrit Moreau,
Que vainement la France appelle.
Ah! je voudrais, etc.

J'ai fait étrangler Pichegru,
Pour être sûr de son silence:
C'est ainsi que j'ai toujours cru
Devoir affermir ma puissance.
Ah! je voudrais, etc.

Je fis charger de fers un roi
Qui m'offrait sa main tutélaire;
A l'Espagnol j'offris ma loi
En incendiant sa chaumière.
Ah! je voudrais, etc.

Un des parens de Louis Seize.
Ah! je voudrais, etc.

Enviant de mes généraux
L'honneur et la gloire immortelle,
J'ai lâchement proscrit Moreau,
Que vainement la France appelle.
Ah! je voudrais, etc.

J'ai fait étrangler Pichegru,
Pour être sûr de son silence:
C'est ainsi que j'ai toujours cru
Devoir affermir ma puissance.
Ah! je voudrais, etc.

Je fis charger de fers un roi
Qui m'offrait sa main tutélaire;
A l'Espagnol j'offris ma loi
En incendiant sa chaumière.
Ah! je voudrais, etc.

Pour faire sentir en tout lieu
De mon joug le sceptre sinistre,
Ennemi déclaré de Dieu,
J'allai détrôner son ministre.
Ah! je voudrais, etc.

J'écrasai le peuple d'impôts,
Et portai par-tout le ravage;
Chaque jour j'aggravai ses maux
Pour mieux énerver son courage.
Ah! je voudrais, etc.

Je ne permettais de parler
Que pour célébrer ma vaillance;
Mes censeurs faisaient museler
Qui ne vantait ma bienfaisance.
Ah! je voudrais, etc.

Tromper, dévaster, détrôner,
Tel fut constamment mon système,

Et tous ces crimes, pour donner
A mes parens un diadême.
Ah! je voudrais, etc.

Sept millions d'hommes en dix ans,
De mon orgueil tristes victimes,
Ont péri sous mes yeux, contens
De voir leur sang laver mes crimes.
Ah! je voudrais, etc.

Pour m'illustrer par la terreur,
Je mis toute l'Europe en armes;
Le carnage était mon bonheur:
Veuves, je riais de vos larmes.
Ah! je voudrais, etc.

Je menai vos derniers enfans
A la dernière boucherie,
Et, sur leurs cadavres sanglans,
Je criai: Vive la patrie!
Ah! je voudrais, etc.

Et tous ces crimes, pour donner
A mes parens un diadême.
Ah! je voudrais, etc.

Sept millions d'hommes en dix ans,
De mon orgueil tristes victimes,
Ont péri sous mes yeux, contens
De voir leur sang laver mes crimes.
Ah! je voudrais, etc.

Pour m'illustrer par la terreur,
Je mis toute l'Europe en armes;
Le carnage était mon bonheur:
Veuves, je riais de vos larmes.
Ah! je voudrais, etc.

Je menai vos derniers enfans
A la dernière boucherie,
Et, sur leurs cadavres sanglans,
Je criai: Vive la patrie!
Ah! je voudrais, etc.

J'ai rencontré dans mon chemin
Guillaume et le grand Alexandre,
Qui tendaient aux Français la main;
Je leur défendis de la prendre.
Ah! je voudrais, etc.

En dépit de ma cruauté,
L'étendard de la bienfaisance,
Déployé par l'humanité,
Flotte sur les tours de la France.
Moi, lâchement *(bis)* je vis encor.
Dirai-je mon *Confiteor?* *(bis.)*

LE CONFESSEUR.

Ciel! que d'horreurs! que de forfaits!
Je crains que, malgré sa clémence,
Dieu ne te pardonne jamais
Les maux que tu fis à la France.

NICOLAS.

Pour expier *(bis)* ces crimes-là,
S'agit-il d'un *Meâ culpâ?* *(bis.)*

LE CONFESSEUR.

J'entends tous les rois outragés,
Tous les peuples dans l'indigence,
Et tous leurs enfans égorgés
Du ciel invoquer la vengeance.
Retire-toi, *(bis)* ces crimes-là
Repoussent ton *Meâ culpâ.* *(bis.)*

L'ESPOIR D'UN BON ROYALISTE.

AIR : *du Premier pas.*

Il reviendra,
L'invincible Alexandre,
Qui parmi nous les Bourbons ramena.

NICOLAS.

Pour expier *(bis)* ces crimes-là,
S'agit-il d'un *Meâ culpâ? (bis.)*

LE CONFESSEUR.

J'entends tous les rois outragés,
Tous les peuples dans l'indigence,
Et tous leurs enfans égorgés
Du ciel invoquer la vengeance.
Retire-toi, *(bis)* ces crimes-là
Repoussent ton *Meâ culpâ. (bis.)*

L'ESPOIR D'UN BON ROYALISTE.

AIR : *du Premier pas.*

Il reviendra,
L'invincible Alexandre,
Qui parmi nous les Bourbons ramena.

Mons Nicolas du trône va descendre,
Et dans son île en bateau va se rendre.
Il reviendra. (*bis.*)

Tu reviendras
De ton erreur fatale,
Soldat français, trompé par Nicolas.
Pour appuyer la marche triomphale
Du bon Louis dans cette capitale,
Tu reviendras. (*bis.*)

Ils reviendront,
Nos princes tutélaires,
L'olive en main, et le lis sur le front;
D'Artois, Condé, sous vos nobles bannières,
J'entends redire à nos fils, à nos pères:
Ils reviendront. (*bis.*)

Il reviendra,
Le père de la France,

L'excellent roi que le ciel nous donna.
Conservons bien cette douce espérance,
Pour nous payer des maux de son absence;
Il reviendra. (*bis.*)

L'ORAISON DES ROYALISTES.

AIR : *Dans la paix et l'abondance.*

Dieu du ciel et de la terre!
Sois secourable aux humains;
Vois notre douleur amère
Sous le joug des assassins.
Ah! sauve-nous de l'amorce
D'un scélérat effréné;
De cet usurpateur corse,
Libera nos, Domine.

L'excellent roi que le ciel nous donna.
Conservons bien cette douce espérance,
Pour nous payer des maux de son absence;
Il reviendra. *(bis.)*

L'ORAISON DES ROYALISTES.

AIR : *Dans la paix et l'abondance.*

Dieu du ciel et de la terre!
Sois secourable aux humains;
Vois notre douleur amère
Sous le joug des assassins.
Ah! sauve-nous de l'amorce
D'un scélérat effréné;
De cet usurpateur corse,
Libera nos, Domine.

De ses décrets homicides,
Nés de sa férocité;
De ses mensonges perfides,
Témoins de sa lâcheté;
De ce fléau de la France,
Que l'enfer a déchaîné;
Invoquant ta providence,
Libera nos, Domine.

De sa horde meurtrière,
De son conseil jacobin,
De sa police arbitraire,
Ennemis du genre humain,
Espèces de crocodiles
Dont l'air est empoisonné,
Du venin de ces reptiles,
Libera nos, Domine.

Dieu! dans ta juste colère,
Punis ces vils arrogans,

Et frappe de ton tonnerre
Le chef de tous ces brigands.
Ah! de ce monstre vorace,
Contre nous tous acharné,
Jusqu'au dernier de sa race,
Libera nos, Domine.

De notre roi débonnaire
Nous sommes tous les enfans;
Mais de sa famille entière
Sont exclus tous les méchans.
Dans le système de France
Ce Corse a tout retourné.
De sa perfide science,
Libera nos, Domine.

Et frappe de ton tonnerre
Le chef de tous ces brigands.
Ah ! de ce monstre vorace,
Contre nous tous acharné,
Jusqu'au dernier de sa race,
Libera nos, Domine.

De notre roi débonnaire
Nous sommes tous les enfans ;
Mais de sa famille entière
Sont exclus tous les méchans.
Dans le système de France
Ce Corse a tout retourné.
De sa perfide science,
Libera nos, Domine.

—

APPEL AUX FRANÇAIS.

AIR : d'*Agnès Sorel*.

O FRANCE! ô ma chère patrie!
Ton sol nourrit bien des ingrats.
Au sein de la paix, leur furie
Conçut de nouveaux attentats:
En vain le ciel, dans sa clémence,
Nous rend LOUIS et le bonheur;
Des Français voudraient à la France
Rendre le Corse et la terreur. *(bis.)*

Au fond de son antre sauvage
Le monstre nous forgeait des fers.
Notre calme excite sa rage,
Sa rage anime les pervers.

Il leur demande des victimes;
Le tigre veut encor du sang,
Et de la soif de tous les crimes
Palpite son horrible flanc. *(bis.)*

O France! en le voyant paraître
Vois-tu se rouvrir ton tombeau?
Français! sera-t-il votre maître,
Celui qui fut votre bourreau?
Choisissez ou l'aigle vorace
Ou le noble lis des Bourbons,
Choisissez ou leur sainte race
Ou le sang impur des Nérons. *(bis.)*

Soldats, vous qui fîtes sa gloire,
La vôtre brillera sans lui;
Sur vous repose la victoire,
Elle rejette un vain appui.
Que dis-je? Elle en choisit d'autres,
Le sang des Condés coule encor;

Il leur demande des victimes;
Le tigre veut encor du sang,
Et de la soif de tous les crimes
Palpite son horrible flanc. (*bis.*)

O France! en le voyant paraître
Vois-tu se rouvrir ton tombeau?
Français! sera-t-il votre maître,
Celui qui fut votre bourreau?
Choisissez ou l'aigle vorace
Ou le noble lis des Bourbons,
Choisissez ou leur sainte race
Ou le sang impur des Nérons. (*bis.*)

Soldats, vous qui fîtes sa gloire,
La vôtre brillera sans lui;
Sur vous repose la victoire,
Elle rejette un vain appui.
Que dis-je? Elle en choisit d'autres,
Le sang des Condés coule encor;

A leurs lauriers joignez les vôtres,
Volez, et servez leur essor. *(bis.)*

S'il le faut, pour défendre un père,
Français, nous serons tous soldats.
Ange de paix, princesse chère!
Sois aussi l'ange des combats :
De tout preux tu seras la dame;
De tout preux LOUIS a la foi.
Français, que l'honneur nous enflamme
Pour la patrie et pour le roi! *(bis.)*

ÉPIGRAMME.

ALLANT à l'échafaud, à grands cris sur la route
Lamothe (1) répétait : Vive Napoléon!
« Bravo! toujours, répond un plaisant qui l'écoute,
« Un brigand, en mourant, invoque son patron ».

---

(1) Garçon menuisier, assassin de sa bourgeoise, exécuté avec Dautun.

AU LIS.

AIR : *Femme sensible, entends-tu le ramage,* ou, *O Fontenai! qu'embellissent les roses.*

Tu te plaisais sur les bords de la Seine,
Aimable fleur! l'honneur de nos vallons!
Des cœurs français toujours la souveraine,
Cède un moment aux affreux aquilons!

Nous te verrons refleurir dans nos plaines,
En admirant ton port majestueux,
Quand le Très-Haut voudra finir nos peines,
En nous rendant l'objet de tous nos vœux.

AU LIS.

AIR : *Femme sensible, entends-tu le ramage,*
ou, *O Fontenai! qu'embellissent les roses.*

Tu te plaisais sur les bords de la Seine,
Aimable fleur! l'honneur de nos vallons!
Des cœurs français toujours la souveraine,
Cède un moment aux affreux aquilons!

Nous te verrons refleurir dans nos plaines,
En admirant ton port majestueux,
Quand le Très-Haut voudra finir nos peines,
En nous rendant l'objet de tous nos vœux.

LA VIOLETTE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver*, ou, *Trouverez-vous un parlement.*

VIOLETTE, modeste fleur,
Qui dans tous les temps fus l'emblême
Du mérite et de la candeur,
Toi qui peignais la vertu même ;
Hélas ! une coupable erreur,
Qui met en danger la patrie,
Fait de ta touchante couleur
Le signe de la tyrannie.

Dans nos parterres, dans nos champs,
Tu nous plaisais par ta verdure ;

Tu nous annonçais le printemps
Et le réveil de la nature :
Aujourd'hui je vois dans ta fleur
L'enseigne de la perfidie,
Et le sinistre avant-coureur
De l'épouvantable anarchie.

Ils font gloire de te porter,
Ces ingrats, fiers de leur vaillance,
Qui, pour un despote étranger,
Ont trahi leur prince et la France.
Tu pares aussi les chapeaux
De ces effroyables mégères
Qui tournaient jadis les fuseaux
Dans nos cavernes populaires.

Violette, sois l'ornement,
Sois la marque de leur délire ;
Mais tu n'es plus dès ce moment
La fleur que la vertu respire ;

Tu nous annonçais le printemps
Et le réveil de la nature :
Aujourd'hui je vois dans ta fleur
L'enseigne de la perfidie,
Et le sinistre avant-coureur
De l'épouvantable anarchie.

Ils font gloire de te porter,
Ces ingrats, fiers de leur vaillance,
Qui, pour un despote étranger,
Ont trahi leur prince et la France.
Tu pares aussi les chapeaux
De ces effroyables mégères
Qui tournaient jadis les fuseaux
Dans nos cavernes populaires.

Violette, sois l'ornement,
Sois la marque de leur délire ;
Mais tu n'es plus dès ce moment
La fleur que la vertu respire ;

Tu n'annonces plus les beaux jours,
La beauté te fuit, te rejette ;
On ne verra plus les amours
Se jouer sur la violette.

LES Z'OPINIONS

D'UN FORT DE LA HALLE,

Su' le coco qui est z'aux Tuileries pour le quart-d'heure.

AIR : *de l'Allali.*

Allons, mon homm', faut q'tu la danse,
Gn'ia point z'à dir', mon bel ami,
C'est fini ;
Malgré ton ancienne jactance,

Homme de bien,
Tu mourras comme un chie
L'z'alliés apportent la potence
C'est pour le coup
Qu'i' faut alonger l'cou.

T'as fait là z'une belle équipée,
En quittant z'ainsi ton endroit,
Maladroit.
Crois-moi, prends vîte la volé
Car tes soldats
Avec toi saut'ront l'pas :
La France, q't'as long-temps tr
Vilain tondu,
T'donnera la pelle au cul.

Qu'est-q'tas donc fait d'ta Ma
Ainsi que d'son petit magot,
L'roi d'Yvetot.
T'es vexé d'voir qu'on te mépr

Homme de bien,
Tu mourras comme un chien.
L'z'alliés apportent la potence;
C'est pour le coup
Qu'i' faut alonger l'cou.

T'as fait là z'une belle équipée,
En quittant z'ainsi ton endroit,
Maladroit.
Crois-moi, prends vîte la volée;
Car tes soldats
Avec toi saut'ront l'pas:
La France, q't'as long-temps trompée,
Vilain tondu,
T'donnera la pelle au cul.

Qu'est-q'tas donc fait d'ta Marie-Louise,
Ainsi que d'son petit magot,
L'roi d'Yvetot.
T'es vexé d'voir qu'on te méprise,

Et que l'congrès
La r'tient dans ses filets.
C'est en vain qu'on te l'a promise,
Tu n'l'auras pas,
Mon ami Nicolas.

Faut z'avouer que t'es un beau sire ;
En v'nant, tu nous fais des décrets
Qui sont frais.
Tu t'amus' d'abord à proscrire
Les gens du roi
Qui valent mieux que toi.
Encor un mois, cruel vampire,
Et l'on verra
Qui des deux la gob'ra.

Ta mine est d'une pâleur fatale,
T'as fièr'ment peur, faut z'en conv'nir,
De mourir ;
Mais j'te l'dis en styl' de la halle,

Tu s'ras fichu,
Si tu crois, Lustucru,
Fair' marcher la gard' nationale ;
Tu t'romp', morgué,
Pour l'roi elle est su' pied.

Dans la fureur qui te travaille,
N'as-tu pas dit q'not' bon Henri,
Le chéri,
N'était que le roi d'la canaille ;
Si c'était vrai,
Sais-tu c'qu'on t'répondrait ?
Que toi, dont on n'fait rien qui vaille,
Tu n'es, je crois,
Q'la canaille des rois.

T'as beau fair' v'nir sous ta fenêtre
Tout' la racaille du quartier,
Pour crier ;
Elle a beau te faire paraître,

Tu s'ras fichu,
Si tu crois, Lustucru,
Fair' marcher la gard' nationale ;
Tu t'romp', morgué,
Pour l'roi elle est su' pied.

Dans la fureur qui te travaille,
N'as-tu pas dit q'not' bon Henri,
Le chéri,
N'était que le roi d'la canaille ;
Si c'était vrai,
Sais-tu c'qu'on t'répondrait ?
Que toi, dont on n'fait rien qui vaille,
Tu n'es, je crois,
Q'la canaille des rois.

T'as beau fair' v'nir sous ta fenêtre
Tout' la racaille du quartier,
Pour crier ;
Elle a beau te faire paraître,

Chacun sait bien
Q'tout ça ne prouve rien ;
C'est l'jour qu'on t'pendra, méchant traître,
Que tout Paris
T'applaudira gratis.

Et n'faut pas que j'te dissimule,
Qu'on n'veut pas d'toi, ni d'tes amis,
A Paris ;
T'es entêté comme une mule ;
Mais ne crains rien,
Pour ça j'te valons bien.
Si malgré nous la chandell' brûle,
J'aurons l'pouvoir
D'y mettre l'éteignoir.

J'vas t'donner un conseil fort sage,
C'est d'débarrasser, sans tarder,
Le plancher.
R'tourne dans ton île sauvage,

Et vit', crois-moi,
Cède la place au roi ;
Sauve-toi d'abord du naufrage,
Et tu mourras
Après comm' tu voudras.

LES REGRETS D'UN BON FRANÇAIS.

AIR : *de la Sentinelle.*

Près d'un cyprès, emblême du malheur,
Un vrai Français, le cœur plein de tristesse,
Par les accens d'une vive douleur
Fait témoigner le chagrin qui l'oppresse.
O douce paix ! pourquoi fuis-tu ?

Et vît', crois-moi,
Cède la place au roi ;
Sauve-toi d'abord du naufrage,
Et tu mourras
Après comm' tu voudras.

LES REGRETS

D'UN BON FRANÇAIS.

AIR : *de la Sentinelle.*

Près d'un cyprès, emblême du malheur,
Un vrai Français, le cœur plein de tristesse,
Par les accens d'une vive douleur
Vint témoigner le chagrin qui l'oppresse.
O douce paix ! pourquoi fuis-tu ?

Faut-il encor souffrir la tyrannie ?
Le lis, hélas ! a disparu ;
L'aigle féroce est revenu :
Pleurons, pleurons sur la patrie.

Après vingt ans des plus affreux combats,
J'ai vu briser l'instrument de la guerre ;
Un roi sage gouvernait nos états,
Et sa bonté régénérait la terre.
Prince adoré, que deviens-tu ?
Ah ! loin de toi, faut-il passer sa vie !
Le lis, hélas ! etc.

Noble famille, infortunés Bourbons,
Faut-il, hélas ! qu'un brigand vous remplace ?
Se pourrait-il... O douleur ! Espérons
Que les Français puniront son audace.
Si des traîtres nous l'ont rendu,
Notre douleur les couvre d'infamie.
Le lis, hélas ! etc.

Un jour viendra, j'en ai l'espoir heureux,
Qui nous rendra notre roi, notre père.
Ah ! si le ciel accomplissait nos vœux,
Chaque Français dirait d'un cœur sincère :
Notre monarque est revenu !
D'un vil brigand chassons la race impie.
Les lis chéris ont reparu ;
L'aigle féroce est abattu :
Vivent LOUIS et la patrie !

LE DÉPART DE NICOLAS B.
LE RETOUR DE LOUIS XVIII.

AIR : *du Premier pas.*

Il partira
Ce monstre que la terre,
Dans sa fureur, pour nos maux engendra ;

Un jour viendra, j'en ai l'espoir heureux,
Qui nous rendra notre roi, notre père.
Ah ! si le ciel accomplissait nos vœux,
Chaque Français dirait d'un cœur sincère :
Notre monarque est revenu !
D'un vil brigand chassons la race impie.
Les lis chéris ont reparu ;
L'aigle féroce est abattu :
Vivent Louis et la patrie !

LE DÉPART DE NICOLAS B.

LE RETOUR DE LOUIS XVIII.

AIR : *du Premier pas.*

Il partira
Ce monstre que la terre,
En sa fureur, pour nos maux engendra :

Du Tout-Puissant redoutez la colère,
Vous qui servez la cause du faussaire ;
Il partira. *(bis.)*

Il reviendra
Ce roi plein de clémence ;
A son aspect le Corse tremblera.
Pour ramener la paix et l'abondance,
Rendre la vie à notre belle France,
Il reviendra. *(bis.)*

Il partira
Ce vil anthropophage,
Qui dans le sang trop long-temps se baigna :
Braves F[illegible] armez-vous de courage ;
Ne crai[illegible] son impuissante rage,
Il [illegible] *(bis.)*

I[illegible]

[illegible]ronne,

Qu'après vingt ans l'Europe lui donna ;
Alors fuira l'usurpateur du trône :
Déjà j'entends la trompette qui sonne...
Il reviendra. *(bis.)*

COUPLETS
A SA MAJESTÉ LOUIS XVIII.

AIR : *Vive Henri Quatre.*

Du fils de France
Sur nous l'étoile luit ;
C'est la clémence
Qui vers nous le conduit :
La paix le devance,
Et le bonheur le suit.

A ce bon maître
Notre cœur appartient ;

Qu'après vingt ans l'Europe lui donna;
Alors fuira l'usurpateur du trône :
Déjà j'entends la trompette qui sonne...
Il reviendra. *(bis.)*

COUPLETS
A SA MAJESTÉ LOUIS XVIII.

AIR : *Vive Henri Quatre.*

Du fils de France
Sur nous l'étoile luit;
C'est la clémence
Qui vers nous le conduit:
La paix le devance,
Et le bonheur le suit.

A ce bon maître
Notre cœur appartient;

Pour nous soumettre,
Par l'amour il nous tient.
Henri va renaître
Dès que Louis revient.

Elle est tarie
La source des malheurs.
O ma patrie!
Mets fin à tes douleurs;
La main de Marie (1)
Vient essuyer tes pleurs.

Comme Antigone,
Doux appui de son roi,
Loin de son trône
Elle bannit l'effroi.
Du Dieu qui la donne,
France, bénis la loi.

(1) Marie-Thérèse-Charlotte de France.

L'ESPÉRANCE.

AIR : *du Réveil du peuple.*

O France! ô ma chère patrie!
Verras-tu périr tes enfans,
Victimes de la rage impie
Du plus infâme des tyrans?
Verras-tu de tes champs fertiles
Arracher tous les habitans?
Verras-tu dépeupler tes villes,
Et ton sang couler par torrens?

Ce monstre, ce tigre en furie,
Couvert de sang et de forfaits,
Dans sa démence sacrifie,
Tous les ans, nos jeunes François.

L'ESPÉRANCE.

AIR : *du Réveil du peuple.*

O FRANCE ! ô ma chère patrie !
Verras-tu périr tes enfans,
Victimes de la rage impie
Du plus infâme des tyrans ?
Verras-tu de tes champs fertiles
Arracher tous les habitans ?
Verras-tu dépeupler tes villes,
Et ton sang couler par torrens?

Ce monstre, ce tigre en furie,
Couvert de sang et de forfaits,
Dans sa démence sacrifie,
Tous les ans, nos jeunes Français.

Il est temps enfin qu'il succombe,
Car sa féroce ambition
Précipiterait dans la tombe
Toute la grande nation.

Éveillons-nous, sauvons la France,
Armons nos bras, brisons nos fers;
Tirons une juste vengeance
Des maux que nous avons soufferts.
J'entends sonner l'heure fatale
Qui va délivrer l'univers
Du sanguinaire cannibale
Que nous ont vomi les enfers.

Chassons cette famille entière
De courtisanes, de bourreaux;
Faisons rentrer dans la poussière
Ces reines, ces princes nouveaux.
Vive LOUIS! vive la France!
Que ce cri devienne à jamais

Le présage de l'abondance,
Le gage assuré de la paix!

Reviens, ô prince magnanime!
Sur le trône de saint Louis.
Reviens, héritier légitime
De l'empire antique des lis!
Le peuple français te rappelle;
Heureux de vivre sous tes lois,
Il fait serment d'être fidèle
A l'auguste sang de ses rois.

Et vous, fiers enfans de Bellone,
Égarés pour quelques instans,
Revenez; LOUIS vous pardonne,
Comme un bon père à ses enfans:
Rentrez dans la grande famille,
Ralliez-vous autour des lis;
La France ne sera tranquille
Que sous l'empire de LOUIS.

Le présage de l'abondance,
Le gage assuré de la paix!

Reviens, ô prince magnanime!
Sur le trône de saint Louis.
Reviens, héritier légitime
De l'empire antique des lis!
Le peuple français te rappelle;
Heureux de vivre sous tes lois,
Il fait serment d'être fidèle
A l'auguste sang de ses rois.

Et vous, fiers enfans de Bellone,
Égarés pour quelques instans,
Revenez; LOUIS vous pardonne,
Comme un bon père à ses enfans:
Rentrez dans la grande famille,
Ralliez-vous autour des lis;
La France ne sera tranquille
Que sous l'empire de LOUIS.

Ô France ! bannis tes alarmes,
Bientôt tes malheurs sont finis.
Bellone dépose les armes,
La paix revient avec LOUIS.
Le cruel démon de la guerre,
Par Alexandre terrassé,
N'ensanglantera plus la terre ;
Son sceptre de fer est brisé.

Reviens, empereur de Russie,
Reviens, brave libérateur ;
Reviens rendre à notre patrie
La paix, le repos, le bonheur.
Déjà la muse de l'histoire,
Sur l'airain gravant tes vertus,
Te place au temple de mémoire,
Près de Trajan et de Titus.

NICOLAS

APPRÉCIÉ A SA JUSTE VALEUR.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

QUE de lauriers tombés dans l'eau,
Et que de richesses perdues !
Que de monde on porte au tombeau
Pour porter Bonaparte aux nues !
Ce guerrier vaut son pesant d'or,
En France personne n'en doute ;
Mais il vaudrait bien mieux encor,
S'il valait tout ce qu'il nous coûte.

—

NICOLAS

APPRÉCIÉ A SA JUSTE VALEUR.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

QUE de lauriers tombés dans l'eau,
Et que de richesses perdues !
Que de monde on porte au tombeau
Pour porter Bonaparte aux nues !
Ce guerrier vaut son pesant d'or,
En France personne n'en doute ;
Mais il vaudrait bien mieux encor,
S'il valait tout ce qu'il nous coûte.

—

LA REVUE DES FÉDÉRÉS.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

VIVE Dieu! l'salut de la France
Vient d'se nicher dans nos faubourgs.
V'là la parade qui commence,
Quittons nos habits d'tous les jours.
On dit que j'sons de la canaille;
Jarni! j'nous en faisons honneur,
Pourvu que je fassions ripaille,
En gueulant: Vive l'empereur!

En avant, marchands d'allumettes,
Du trône vous êtes l'appui;
L'héros qui vous met en goguettes
Veut que chacun souffre pour lui.

Savetiers, quittez vos savates;
Charbonniers, venez dans nos rangs:
S'il'zenn'mis tombent en vos pattes,
Je réponds qu'ils ne s'ront pas blancs.

Vous qui cherchez des loq' à terre,
Quittez vos corbillards à chiens;
D'vos chiffons faites un' bannière,
Suivez les marchands d'peaux d'lapins:
Mais renfoncez dans vos culottes
Le bout d'chemise qui vous pend;
Qu'on n'dise pas que les patriotes
Ont arboré le drapeau blanc.

Ne souffrons pas que l'on nous berne;
J'sommes encore une fois souverains.
Amis, il faut que la lanterne
Soit le plus beau de nos refrains.
Croyons stilà qui nous gouverne,
Le plus humain des empereurs;

Savetiers, quittez vos savates;
Charbonniers, venez dans nos rangs:
Si l'zenn'mis tombent en vos pattes,
Je réponds qu'ils ne s'ront pas blancs.

Vous qui cherchez des loq' à terre,
Quittez vos corbillards à chiens;
D'vos chiffons faites un' bannière,
Suivez les marchands d'peaux d'lapins:
Mais renfoncez dans vos culottes
Le bout d'chemise qui vous pend;
Qu'on n'dise pas que les patriotes
Ont arboré le drapeau blanc.

Ne souffrons pas que l'on nous berne;
J'sommes encore une fois souverains.
Amis, il faut que la lanterne
Soit le plus beau de nos refrains.
Croyons stilà qui nous gouverne,
Le plus humain des empereurs:

C'est en pensant à la lanterne
Qu'i' dit qu'nous s'rons les éclaireurs.

Ne craignons plus que les Cosaques
Viennent ici mettre le feu ;
Je tomberons sur leurs casaques,
Et je leur ferons voir beau jeu.
S'ils pillent les bonapartistes,
Je n'nous tiendrons pas à l'écart ;
Je pillerons les royalistes,
Au moins chacun aura sa part.

LES MÉRITES DE BONAPARTE.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas.*

J'AI de l'esprit et du goût ;
Par-tout je l'entends dire.

Si l'on me vante beaucoup,
C'est que je suis propre à tout...
Détruire. *(ter.)*

En tous lieux on doit savoir
Combien je suis aimable ;
Et chacun, fier de m'avoir,
Donnerait tout pour me voir...
Au diable. *(ter.)*

Dans ce pays agité,
Je sème la discorde ;
Mais aussi, sans vanité,
De lui j'ai bien mérité...
La corde. *(ter.)*

Lorsqu'à faire à tous la loi
Sans cesse je m'applique,
Je puis régner, par ma foi !
Ayant déjà l'air d'un roi...
De pique. *(ter.)*

Si l'on me vante beaucoup,
C'est que je suis propre à tout...
Détruire. *(ter.)*

En tous lieux on doit savoir
Combien je suis aimable ;
Et chacun, fier de m'avoir,
Donnerait tout pour me voir...
Au diable. *(ter.)*

Dans ce pays agité,
Je sème la discorde ;
Mais aussi, sans vanité,
De lui j'ai bien mérité...
La corde. *(ter.)*

Lorsqu'à faire à tous la loi
Sans cesse je m'applique,
Je puis régner, par ma foi!
Ayant déjà l'air d'un roi...
De pique. *(ter.)*

Enfin, de notre bonheur
L'édifice s'achève ;
Comme je suis dictateur,
Je mourrai comblé d'honneur...
En Grève. *(ter.)*

LA VIOLETTE ET LA PENSÉE.

AIR : *C'est ce qui me console.*

La Violette, en tous les temps,
Augure d'un heureux printemps,
Maintenant est fanée. *(bis.)*
Elle est l'emblême d'un tyran
Qui ne peut être assez puissant
Pour ravir la Pensée. *(bis.)*

A L'ARMÉE.

AIR : *du Réveil du peuple.*

Français! pour vous quelle infamie!
Nos soldats, trahissant l'honneur,
Ont ramené dans la patrie
Un monstre qui lui fait horreur.
Déjà l'étendard tricolore,
Signe chéri de nos bourreaux,
S'unit à l'aigle qui dévore
Et nos enfans et nos troupeaux.

Fourbes, parjures, mercenaires,
Vils brigands, lâches assassins,
Du Corse suppôts sanguinaires,
Nous connaissons vos noirs desseins.

A L'ARMÉE.

AIR : *du Réveil du peuple.*

Français! pour vous quelle infamie!
Nos soldats, trahissant l'honneur,
Ont ramené dans la patrie
Un monstre qui lui fait horreur.
Déjà l'étendard tricolore,
Signe chéri de nos bourreaux,
S'unit à l'aigle qui dévore
Et nos enfans et nos troupeaux.

Fourbes, parjures, mercenaires,
Vils brigands, lâches assassins,
Du Corse suppôts sanguinaires,
Nous connaissons vos noirs desseins.

Septembriseurs et régicides,
Qui proclamez votre empereur,
Tremblez !... sur vos fronts parricides
L'Europe lève un bras vengeur.

NOTRE PÈRE DE GAND.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

QUEL est l'auteur de tous nos malheurs?
Ce n'est pas notre père.
Qui remplit l'univers de fureurs?
Ce n'est pas notre père.
Quel est celui qui, comme un brigand,
A ravagé la terre?
Ce n'est pas notre père
De Gand,
Ce n'est pas notre père.

Quel est celui qui vient parmi nous,
Rapportant l'espérance;
Qui, par un régime bon et doux,
A gouverné la France,
Honorant la vertu, le talent
Civil et militaire?
Ah! c'est bien notre père
De Gand,
Ah! c'est bien notre père.

Soldats! vous qui, tant de fois vainqueurs,
Avez soumis la terre,
Voulez-vous mériter de nos cœurs
Une estime sincère?
Quittez et laissez-là ce tyran
Qui pour lui fait la guerre.
Rendez-nous notre père
De Gand,
Rendez-nous notre père.

Quel est celui qui vient parmi nous,
Rapportant l'espérance;
Qui, par un régime bon et doux,
A gouverné la France,
Honorant la vertu, le talent
Civil et militaire?
Ah! c'est bien notre père
De Gand,
Ah! c'est bien notre père.

Soldats! vous qui, tant de fois vainqueurs,
Avez soumis la terre,
Voulez-vous mériter de nos cœurs
Une estime sincère?
Quittez et laissez-là ce tyran
Qui pour lui fait la guerre.
Rendez-nous notre père
De Gand,
Rendez-nous notre père.

Rendez - nous notre père
De Gand,
Rendez - nous notre père.
Avec lui chacun était content,
Nous n'avions point de guerre.
Rendez - nous notre père
De Gand,
Rendez - nous notre père.

Que faisait notre père
De Gand ?
Que faisait notre père?
Il mettait tous ses soins et son temps
A finir nos misères.
Que faisait notre père
De Gand?
Que faisait notre père ?

Que disait notre père
De Gand ?

Que disait notre père?
Oui, mes sujets sont tous mes enfans;
Plus de haine, de guerre.
Que disait notre père
De Gand?
Que disait notre père?

Que voulait notre père
De Gand ?
Que voulait notre père?
Il voulait arriver doucement
A nous rendre tous frères.
Que voulait notre père
De Gand?
Que voulait notre père?

Connaissez notre père
De Gand,
Ses graces, sa manière.
Une fleur d'un blanc très-éclatant

Que disait notre père ?
Oui, mes sujets sont tous mes enfans ;
Plus de haine, de guerre.
Que disait notre père
De Gand ?
Que disait notre père ?

Que voulait notre père
De Gand ?
Que voulait notre père ?
Il voulait arriver doucement
A nous rendre tous frères.
Que voulait notre père
De Gand ?
Que voulait notre père ?

Connaissez notre père
De Gand,
Ses graces, sa manière.
Une fleur d'un blanc très-éclatant

Orne ce qu'on révère.
Connaissez notre père
De Gand,
Connaissez notre père.

VIVE LE ROI!

CHANSON DE TABLE.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Aussitôt que la lumière
Darde ses rayons sur moi,
Je commence ma carrière
En criant : Vive le roi !
Et le cœur et la mémoire
Remplis de sa majesté,
Ou je me bats pour sa gloire,
Ou je bois à sa santé.

Amis, que ce lieu rassemble,
De Louis soyez l'appui ;
Jurez tous, jurez ensemble
De ne vivre que pour lui.
Dignes enfans de la France,
Versez avec loyauté
Votre sang pour sa défense,
Votre vin pour sa santé.

ACROSTICHE.

LE juste a succombé, par la force abattu ;
On voit régner le crime où régna la vertu.
Un pouvoir usurpé ne peut être durable :
Il reviendra, Français ! Vous reverrez encor
Ses talens, ses vertus, les jours de l'âge d'or.

—

Amis, que ce lieu rassemble,
De LOUIS soyez l'appui ;
Jurez tous, jurez ensemble
De ne vivre que pour lui.
Dignes enfans de la France,
Versez avec loyauté
Votre sang pour sa défense,
Votre vin pour sa santé.

ACROSTICHE.

LE juste a succombé, par la force abattu ;
On voit régner le crime où régna la vertu.
Un pouvoir usurpé ne peut être durable :
Il reviendra, Français ! Vous reverrez encor
Ses talens, ses vertus, les jours de l'âge d'or.

LA GIROUETTE;

COUPLET DÉDIÉ A M. BENJAMIN CONSTANT,

Ci-devant royaliste, puis conseiller d'état de Bonaparte, et, en dernier résultat, redevenu royaliste.

AIR : *Dans les gardes françaises.*

LE matin, royaliste,
Je dis: Vive LOUIS!
Le soir, bonapartiste,
Pour l'empereur j'écris.
Suivant la circonstance,
Toujours changeant d'avis,
Je mets en évidence
L'aigle ou la fleur de lis.

PAQUET DU PÈRE LA VIOLETTE.

AIR : *du Premier pas.*

FAIS ton paquet,
Maudit ogre de Corse!
Sont superflus et douleurs et regrets;
Il faut partir, soit de gré, soit de force,
Ton hameçon a perdu son amorce :
Fais ton paquet. (*bis.*)

Fais ton paquet,
Quitte le territoire;
Importe tout, excepté nos regrets.
C'est passé le temps de la victoire;
Ah! puissions-nous en perdre la mémoire!
Fais ton paquet. (*bis.*)

PAQUET DU PÈRE LA VIOLETTE.

AIR : *du Premier pas.*

FAIS ton paquet,
Maudit ogre de Corse !
Sont superflus et douleurs et regrets ;
Il faut partir, soit de gré, soit de force,
Ton hameçon a perdu son amorce :
Fais ton paquet. *(bis.)*

Fais ton paquet,
Quitte le territoire ;
Emporte tout, excepté nos regrets.
Il est passé le temps de la victoire ;
Ah ! puissions-nous en perdre la mémoire !
Fais ton paquet. *(bis.)*

Fais ton paquet,
Père la Violette;
De tes hauts faits nous avons le secret;
Chacun de nous, en lisant la gazette:
Grande nouvelle! ah! jolie amusette!
C'est un paquet. *(bis.)*

LE RETOUR DU CORSE.

AIR: *Il était une Fille.*

Au beau milieu d'une île
Un ogre résidait,
Que tout le monde redoutait,
ait.

Échappé de sa ville,
Il reparut céans,
Pour manger nos enfans,
ans.

Il se croit Charlemagne;
Il nous le dit souvent,
Autant en emporte le vent,
ent;

Car il prit en Espagne,
En Égypte, à Moscou,
Ses jambes à son cou,
ou.

Quand il fit sa rentrée,
Qui causa tant de bruit,
a bravoure choisit la nuit,
uit.

Char à grande livrée,
Escorté de ses gens;
Mais il n'est pas dedans,
ans.

Pour le bien de la France
Il arrive à Paris;

Il se croit Charlemagne ;
Il nous le dit souvent,
Autant en emporte le vent,
ent ;
Car il prit en Espagne,
En Égypte, à Moscou,
Ses jambes à son cou,
ou.

Quand il fit sa rentrée,
Qui causa tant de bruit,
a bravoure choisit la nuit,
uit.
Char à grande livrée,
Escorté de ses gens ;
Mais il n'est pas dedans,
ans.

Pour le bien de la France
Il arrive à Paris ;

Bourgeois, dit-il, soyons amis,
is.

En pleine confiance,
Je me jette en vos bras;
Mais ne m'approchez pas,
as.

Pourtant aux Tuileries,
L'œil d'un peuple hébété
Le cherche avec avidité,
é.

Lui, dans ses singeries,
Veut bien, comme un hibou,
Se montrer par un trou,
ou.

Au palais de ses maîtres,
Il ne voit dans la nuit
Qu'un spectre armé qui le poursuit,
uit.

Son cortége de traîtres,
Pour finir l'opéra,
Sous peu l'étranglera,
a.

REGRETS DE LA VIOLETTE.

AIR : *O ma tendre musette!*

La tendre Violette,
Un beau jour de printemps,
Dans son humble retraite
Exprimait ses tourmens:
Je pleure, disait-elle,
Le départ de LOUIS;
Et, loin du Lis fidèle,
Seule ici je languis.

Son cortége de traitres,
Pour finir l'opéra,
Sous peu l'étranglera,

a.

REGRETS DE LA VIOLETTE.

AIR : *O ma tendre musette !*

La tendre Violette,
Un beau jour de printemps,
Dans son humble retraite
Exprimait ses tourmens :
Je pleure, disait-elle,
Le départ de Louis;
Et, loin du Lis fidèle,
Seule ici je languis.

Oui, je pleure l'absence
De cette noble fleur,
Qui faisait de la France
La gloire et le bonheur.
Mais l'oiseau de la guerre
Vient remplacer le Lis,
Pour bannir de la terre
La paix avec LOUIS.

De la jeune bergère
Je ne suis plus la fleur,
Du soldat sanguinaire
Je deviens la couleur ;
Au milieu des alarmes,
Dans les champs du trépas,
Quoi ! je suivrai les armes
Des farouches soldats.

Je reçus en partage
La plus simple couleur,

Je fus toujours l'image
De la douce candeur ;
Aujourd'hui des parjures,
Pour comble de forfaits,
Portent leurs mains impures
Sur mes chastes attraits.

Dans l'empire de Flore
Je ne connus de pleurs
Que celles de l'aurore.
Mais les nouveaux malheurs
D'une auguste famille
Ont changé le bonheur
De mon paisible asyle
En larmes de douleur.

A l'ombre d'un bocage,
J'entendais les oiseaux
Mêler leur doux ramage
Au son des chalumeaux ;

Je fus toujours l'image
De la douce candeur ;
Aujourd'hui des parjures,
Pour comble de forfaits,
Portent leurs mains impures
Sur mes chastes attraits.

Dans l'empire de Flore
Je ne connus de pleurs
Que celles de l'aurore.
Mais les nouveaux malheurs
D'une auguste famille
Ont changé le bonheur
De mon paisible asyle
En larmes de douleur.

A l'ombre d'un bocage,
J'entendais les oiseaux
Mêler leur doux ramage
Au son des chalumeaux ;

La tendre pastourelle,
Sans crainte en nos forêts,
Cueillait ma fleur nouvelle
Pour parer ses attraits.

La trompette éclatante
Succède au chalumeau,
La bergère tremblante
Fuit avec son troupeau;
Le pastoureau fidèle
Partage son effroi;
En vain je les appelle
Pour pleurer avec moi.

Oiseaux, sur cette rive,
Témoins de ma douleur,
Que votre voix plaintive
Déplore mon malheur!
Prenez part à ma peine,
Jusqu'à ce que Louis

Pour toujours nous ramène
La paix avec les Lis.

Gentille bergerette,
Toi, dont j'ornais jadis
Le sein et la houlette,
Hélas! si tu me fuis,
Qui veux-tu que j'implore?
Comme toi je gémis,
Comme toi je déplore
Le départ de Louis.

SUR LE GÉNÉRAL NEY.

Judas trahit son maître,
Et Ney son souverain:
L'un fut pendu, c'est bien;
L'autre mérite de l'être.

Pour toujours nous ramène
La paix avec les Lis.

Gentille bergerette,
Toi, dont j'ornais jadis
Le sein et la houlette,
Hélas ! si tu me fuis,
Qui veux-tu que j'implore ?
Comme toi je gémis,
Comme toi je déplore
Le départ de Louis.

SUR LE GÉNÉRAL NEY.

Judas trahit son maître,
Et Ney son souverain :
L'un fut pendu, c'est bien ;
L'autre mérite de l'être.

JOUISSANCE D'UN BON ROYALISTE.

AIR : *Bouton de rose.*

La Violette
Est la fleur que j'aime le plus ;
Au printemps ma joie est parfaite ;
Quel plaisir de ch... dessus
La Violette !

QUATRAIN.

Par ses nombreux forfaits et par l'excès du crime,
Napoléon rendit aux Français un Bourbon ;
Mais par trop de vertus, et des traîtres victime,
Ce bon roi nous rendit l'affreux Napoléon.

LES ÉLOGES DE BONAPARTE.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Je chante Napoléon,
Des rois le plus sage ;
Car jamais l'ambition
Ne fut son partage :
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Du trône il était déchu ;
Il quitta la France :
Son retour nous a rendu
La paix, l'abondance :
Va-t-en voir, etc.

LES ÉLOGES DE BONAPARTE.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Je chante Napoléon,
Des rois le plus sage ;
Car jamais l'ambition
Ne fut son partage :
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Du trône il était déchu ;
Il quitta la France :
Son retour nous a rendu
La paix, l'abondance :
Va-t-en voir, etc.

Nous sommes tous ses enfans,
Il est notre père ;
L'ami de nos jeunes gens,
Et sur-tout des mères :
Va-t-en voir, etc.

De nos princes bien aimés
Il suivra la trace,
Et dans tous les cœurs charmés
Il prendra la place :
Va-t-en voir, etc.

Qui pourrait ne pas chérir
Ce monarque auguste ?
Il aura dans l'avenir
Le surnom de Juste :
Va-t-en voir, etc.

A mes chants je veux mêler
Deux vers raisonnables ;

Puissé-je le voir aller
Vite à tous les diables :

(Un tiers interrompt, en disant :)

Savoir s'il en veulent, Jean ;
Savoir s'ils en veulent.

QUATRAIN.

Grand Dieu, toujours clément ! dans ta bonté profonde,
Tu te fis homme un jour, pour le salut du monde.
Dix-huit siècles après, ô comble de malheur !
[illegible] s'en vengea bien ; il se fit empereur.

Puissé-je le voir aller
Vîte à tous les diables :

(Un tiers interrompt, en disant :)

Savoir s'il en veulent, Jean ;
Savoir s'ils en veulent.

QUATRAIN.

GRAND Dieu, toujours clément! dans ta bonté profonde,
Tu te fis homme un jour, pour le salut du monde.
Dix-huit siècles après, ô comble de malheur !
Satan s'en vengea bien ; il se fit empereur.

LA GÉNÉROSITÉ IMPÉRIALE.

Par une faveur sans égale,
L'empereur, me serrant la main,
Me disait: Vous aurez quelque chose demain;
Et le lendemain j'eus la gale.

LES VŒUX D'UN BON FRANÇAIS

AIR: *Allons enfans de la patrie.*

Français, sortons de l'esclavage!
Pouvez-vous gémir plus long-temps
Sous le joug d'un tigre sauvage
Qui dévore tous vos enfans? *(bis)*
Souvenez-vous que vos ancêtres

Sous les Bourbons étaient heureux;
Vous le serez aussi bien qu'eux,
Quand vous rappellerez vos maîtres:
Aux armes! bons Français!
Soyons tous réunis!
Marchons, marchons,
Pour rétablir et l'autel et les lis.

Soldats! renoncez à combattre
Pour ravager tous les pays;
Rappelez les fils d'Henri Quatre,
Et vous n'aurez plus d'ennemis. *(bis)*
Vous avez par-tout fait la guerre
Pour un tyran dévastateur;
Écoutez la voix de l'honneur,
Louis dix-huit est votre père:
Aux armes, bons Français! etc.

Que les barbares régicides
Ne souillent plus le sol français!

Sous les Bourbons étaient heureux ;
Vous le serez aussi bien qu'eux,
Quand vous rappellerez vos maîtres :
Aux armes ! bons Français !
Soyons tous réunis !
Marchons, marchons,
Pour rétablir et l'autel et les lis.

Soldats ! renoncez à combattre
Pour ravager tous les pays ;
Rappelez les fils d'Henri Quatre,
Et vous n'aurez plus d'ennemis. *(bis)*
Vous avez par-tout fait la guerre
Pour un tyran dévastateur ;
Écoutez la voix de l'honneur,
LOUIS DIX-HUIT est votre père :
Aux armes, bons Français ! etc.

Que les barbares régicides
Ne souillent plus le sol français !

Que les jacobins homicides
Fassent oublier leurs forfaits ! *(bis)*
Mais qu'à toute erreur on pardonne,
Qu'on accueille qui se repent ;
Il est si beau d'être clément
Pour celui qui recouvre un trône !
Aux armes, bons Français ! etc.

Et vous, malheureuses victimes
De plus de vingt ans de terreur !
Songez que l'oubli de tous crimes
Est la vengeance de l'honneur : *(bis)*
Pouvez-vous, dans ces jours prospères,
Conserver du ressentiment,
Quand la voix de Dieu nous apprend
Que nos ennemis sont nos frères ?
Aux armes, bons Français ! etc.

Le Corse est un vrai minotaure,
Qui d'un Bourbon fut l'assassin ;

Il nous opprime, il nous dévo
Il se gorge de sang humain.
Mais je vois un nouveau Thés
Terrasser le monstre odieux :
Il sortira victorieux,
Il l'a juré sur son épée :
Aux armes, bons Français !

Auguste et sage Providence,
Dont nous chérissons la bont
Montre à l'univers ta clémen
Que réclame l'humanité ! *(bi*
Rends à l'Europe désolée
Son roi, son honneur et la pai
Fais triompher les bons Fran
Et la France sera sauvée :
Aux armes, bons Français
Soyons tous réunis !
Marchons, marchons,
Pour rétablir et l'autel et les lis.

Il nous opprime, il nous dévore,
Il se gorge de sang humain. *(bis)*
Mais je vois un nouveau Thésée
Terrasser le monstre odieux :
Il sortira victorieux,
Il l'a juré sur son épée :
Aux armes, bons Français ! etc.

Auguste et sage Providence,
Dont nous chérissons la bonté,
Montre à l'univers ta clémence
Que réclame l'humanité ! *(bis)*
Rends à l'Europe désolée
Son roi, son honneur et la paix ;
Fais triompher les bons Français,
Et la France sera sauvée :
Aux armes, bons Français !
Soyons tous réunis !
Marchons, marchons,
Pour rétablir et l'autel et les lis.

AVIS A NAPOLÉON.

L'ENCENS que l'on prodigue à l'abus du pouvoir,
Tyran, n'est contre toi qu'une adroite satire ;
Quand on dit que le peuple est ivre de te voir,
C'est soul de te voir qu'on veut dire.

AUTRE AVIS
AU PÈRE LA VIOLETTE.

AIR : *Malgré la bataille.*

Mons la Violette,
Lui dit notre roi,
Jouis de ton reste ;
Mais prends garde à toi !

Car bientôt en France
Les lis vont rentrer,
Et à la potence
Te feront monter.

LA CONVERSION DU CORSE.

AIR : *la Faridondaine.*

NAPOLÉON, que ses revers
Ont su rendre plus sage,
Ne prétend plus que l'univers
Devienne son partage.
Non, il n'a plus d'ambition,
La faridondaine, la faridondon ;
De cette rage il est guéri,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Car bientôt en France
Les lis vont rentrer,
Et à la potence
Te feront monter.

LA CONVERSION DU CORSE.

AIR : *la Faridondaine.*

Napoléon, que ses revers
Ont su rendre plus sage,
Ne prétend plus que l'univers
Devienne son partage.
Non, il n'a plus d'ambition,
La faridondaine, la faridondon;
De cette rage il est guéri,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Autrefois il faisait haïr
Sa funeste puissance;
Mais pour nous il va devenir
Une autre providence.
Il est corrigé, j'en réponds,
La faridondaine, la faridondon;
Oui, l'île d'Elbe l'a mûri,
Biribi, etc.

J'ai parié que, désormais,
Tout pétri de clémence,
Il ne rendrait plus de décrets
Dictés par la vengeance.
Eh bien! n'avais-je pas raison?
La faridondaine, la faridondon;
Ma foi! j'ai gagné mon pari,
Biribi, etc.

Son grand cœur, au peuple français
Rendant l'indépendance,

Franchement renonce aux excès
De la toute-puissance.
Grace à sa constitution!
La faridondaine, la faridondon,
Nous voilà libres, dieu merci,
Biribi, etc.

D'un seul coup, jadis, l'enragé
Levait six cent mille hommes;
Et maintenant qu'il est changé,
Trop heureux que nous sommes!
Il se borne à deux millions,
La faridondaine, la faridondon;
C'est, j'espère, être converti,
Biribi, etc.

Autrefois il mentait souvent,
C'était là son grand vice;
Mais il ne ment plus à présent,
Témoin l'impératrice,

Franchement renonce aux excès
De la toute-puissance.
Grace à sa constitution!
La faridondaine, la faridondon,
Nous voilà libres, dieu merci,
Biribi, etc.

D'un seul coup, jadis, l'enragé
Levait six cent mille hommes;
Et maintenant qu'il est changé,
Trop heureux que nous sommes!
Il se borne à deux millions,
La faridondaine, la faridondon;
C'est, j'espère, être converti,
Biribi, etc.

Autrefois il mentait souvent,
C'était là son grand vice;
Mais il ne ment plus à présent,
Témoin l'impératrice,

Qu'il n'a pas promise en Gascon,
La faridondaine, la faridondon,
Et qui revient avec son fils,
Biribi, etc.

Si cette princesse à venir
Nous paraît un peu lente,
C'est que François veut lui fournir
Une suite brillante.
De chevaliers un million,
La faridondaine, la faridondon,
L'escortera jusqu'à Paris,
Biribi, etc.

PRÉDICTION.

Affreux printemps! tu mêles cette année
La violette avec les noirs soucis;
Mais de l'été la saison fortunée
Ramenera la rose avec les lis.

L'EMBLÊME DES FLEURS.

AIR : *de la Soirée orageuse.*

DIEU seul a droit de tout changer :
Violette, fleur d'innocence,
Ne pourra donc jamais passer
Pour l'emblême de l'insolence.
Laissez aux tyrans les soucis ;
A la beauté laissez la rose ;
Laissez l'immortelle et les lis
Aux amis de la bonne cause.

LES PROUESSES DE NICOLAS.

AIR : *Dans les montagnes de Savoie.*

JE suis né Corse, et très-corsaire,
Je naquis de pauvres parens;
J'entre à l'école militaire,
Car nous étions beaucoup d'enfans:
Je ne vivais alors en France
Que de bienfaits, d'emprunts, de vols, et d'espé-
rance.

Mes jeunes ans se signalèrent
Par les plus glorieux succès;
Les Français d'honneurs me comblèrent,
Et je servais tous les Français,
Ravissant, par reconnaissance,
Leur liberté, le trône, et gloire, et l'espérance.

Moi, qui suis loin d'être un Turenne,
Craignant un grand Condé nouveau,
Voyant ma couronne incertaine,
De d'Enghein je fus le bourreau.
Il aurait pu rendre à la France
Et la gloire et l'honneur, l'amour et l'espérance.

Bientôt ma basse jalousie
Conspira contre des héros;
En conspirant contre leur vie,
Je les accusai de complots.
Je chassai Moreau de la France;
Ce grand soutien d'honneur, de gloire et d'espérance.

—

PLAINTES
D'UN TROUBADOUR FRANÇAIS

AIR : *On en revient toujours*
A ses premiers amours.

QUAND le dieu de la guerre
Épouvante la terre,
Le gentil troubadour
Ne chante plus l'amour.
Dans cet affreux délire,
Repose-toi, ma lyre ; *(bis)*
Au retour des Bourbons
Nous recommencerons.

Trop cruelle Bellone !
Les lauriers qu'on moissonne

Sous tes fiers étendards,
Aux jeux sanglans de Mars,
Font pleurer les bergères,
Les enfans et les mères ; (bis)
Mais la paix, à son tour,
Ramenera l'amour.

Reviens, divine Astrée,
Régner dans la contrée
Des plaisirs et des ris,
Où fleurissent les lis.
Que la paix, l'abondance
Renaissent dans la France ! (bis)
Nous ne les reverrons
Qu'au retour des Bourbons.

Loin de nous l'anarchie !
C'est dans la monarchie
Que chaque citoyen
Est un homme de bien.

Pour son roi, sa patrie,
Chacun offre sa vie. *(bis)*
LOUIS, par sa bonté,
Soutient la liberté.

Des traîtres, des parjures,
Dédaignant les injures,
Répondant à leurs cris
Par de profonds mépris,
Enfans de la victoire,
Venez, couverts de gloire, *(bis)*
Replacer les LOUIS
Sur le trône des lis.

RECETTE

POUR AVOIR UN NAPOLÉON.

PRENEZ du sang de Roberspierre,
De la cervelle de Néron,
Ajoutez du cœur de Tibère;
Vous aurez un Napoléon.

LES SOUHAITS.

AIR : *Vive Henri Quatre.*

MEURS, Bonaparte,
Meurs, infâme tyran!

RECETTE

POUR AVOIR UN NAPOLÉON.

Prenez du sang de Roberspierre,
De la cervelle de Néron,
Ajoutez du cœur de Tibère;
Vous aurez un Napoléon.

LES SOUHAITS.

AIR : *Vive Henri Quatre.*

Meurs, Bonaparte,
Meurs, infâme tyran !

Pour que tu parte
J'invoquerai Satan,
La fièvre quarte
Et l'enfer qui t'attend.

MERVEILLES
OPÉRÉES PAR NAPOLÉON.

AIR : *Qui veut savoir l'histoire entière.*

Voulez-vous voir la France entière
Périr de faim et de misère?
Aimez-vous la conscription?
Allez trouver Napoléon.

Voulez-vous, messieurs et mesdames,
Voir des crimes, des mélodrames,

Se réaliser tout de bon?
Allez trouver Napoléon.

Voulez-vous aux sables d'Égypt
Et sur la glace moscovite
Voir périr tous vos bataillons?
Allez trouver Napoléon.

Desirez-vous à toute force
Trouver une bête féroce
Friande du sang de Bourbon
Allez trouver Napoléon.

Mais du sang et de l'infamie
Voulez-vous sauver la patrie
Mort au tyran! Vive le roi!
Dites ce refrain avec moi.

Se réaliser tout de bon ?
Allez trouver Napoléon.

Voulez-vous aux sables d'Égypte
Et sur la glace moscovite
Voir périr tous vos bataillons ?
Allez trouver Napoléon.

Desirez-vous à toute force
Trouver une bête féroce
Friande du sang de Bourbon ?
Allez trouver Napoléon.

Mais du sang et de l'infamie
Voulez-vous sauver la patrie ?
Mort au tyran ! Vive le roi !
Dites ce refrain avec moi.

6

LE MONDE A REBOURS.

AIR : *L'autre jour sur cette rive.*

AMIS, tout dans ce bas monde
Allait mieux au temps passé ;
Dans notre machine ronde
Tout me semble renversé.
J'en sais la cause secrette,
Que je vous dis sans détours;
Dieu, dans un jour de goguette,
A mis le monde à rebours. *(bis.)*

Ah! la plaisante navette!
Voyez-vous ce scélérat
Faire un saut de la sellette
Au siége du magistrat?

Des gens voués aux galères
De Thémis règlent le cours ;
Voleurs jugent leurs confrères.
C'est la justice à rebours. *(bis.)*

D'où nous vient donc cette clique?
Cordonniers, barbiers, mitrons,
Ils ont tous fermé boutique ;
Ils sont ducs, comtes, barons.
Mais de cette ignoble espèce
La crasse paraît toujours.
Ma foi! si c'est la noblesse,
C'est la noblesse à rebours. *(bis.)*

Jadis on ornait le trône
De l'olivier bienfaisant ;
A la moderne couronne
Il faut un laurier sanglant.
Je vois un torrent qui roule,
Ravageant tout dans son cours;

La torche luit, le sang coule.
Ah! c'est la gloire à rebours. *(bis.)*

Des goûts de Naples, de Rome,
Un prince, amant crapuleux,
A fait une autre Sodome
De son palais scandaleux.
Ce satire, dans l'ivresse
De ses infâmes amours,
Prend un housard pour maîtresse.
C'est le plaisir à rebours. *(bis.)*

Vous qui, sortis de la fange,
Avez fait un si beau saut,
Doit-il vous sembler étrange
De monter encor plus haut?
D'une carrière si belle
Achevez le noble cours:
On vous prépare l'échelle
Qu'on ne monte qu'à rebours. *(bis.)*

AUX AMIS DE LA VIOLETTE.

AIR : *V'là c'que c'est q'd'avoir du cœur.*

VOULEZ-VOUS être hommes d'honneur
A la façon de l'empereur?
Jurez au roi du fond du cœur
Que vous s'rez fidèles;
Mais, bientôt rebelles,
Favorisez l'usurpateur,
Et vous v'là z'hommes d'honneur.

Si vous inspirez de l'horreur,
Aussi ben que notre empereur,
Consolez-vous de ce malheur:
L'espoir du pillage
Toujours encourage

AUX AMIS DE LA VIOLETTE.

AIR : *V'là c'que c'est q'd'avoir du cœur.*

Voulez-vous être hommes d'honneur
A la façon de l'empereur ?
Jurez au roi du fond du cœur
Que vous s'rez fidèles ;
Mais, bientôt rebelles,
Favorisez l'usurpateur,
Et vous v'là z'hommes d'honneur.

Si vous inspirez de l'horreur,
Aussi ben que notre empereur,
Consolez-vous de ce malheur :
L'espoir du pillage
Toujours encourage

Les vrais soldats de l'empereur,
Qui, j'dis, sont z'hommes d'honneur.

Fidèle à son roi malheureux,
Voyez ce maréchal fameux,
Qui pleura tant de ses deux yeux,
Q'n'y voyant plus goute,
Il se trompa d'route.
Il s'en fut droit à l'empereur;
V'là c'que c'est q'd'avoir du cœur.

Voyez Carnot le général,
Et le doux conseiller Réal.
Les amateurs du sang royal,
Su' qui l'état r'pose,
Ont dit, et pour cause,
Qu'on peut être septembriseur;
Et pourtant z'hommes d'honneur.

A la violette il faut trinquer,
Avant qu'ell' ne vienne à manquer;

Car, mes amis, sans vous fâcher,
Je crains qu'elle ne s'passe,
Et qu'on ne nous fasse
Vers l'île d'Elb' rétrograder,
Où l'on doit nous en garder.

APPEL AUX BRAVES,

PAR LE GRAND NICOLAS.

AIR: du *Pas redoublé*.

SOLDATS, officiers, généraux,
Enfans de la victoire!
Il faut rejoindre vos drapeaux,
Et voler à la gloire.
Allez, courez tous au-devant
Des troupes ennemies;

Car, mes amis, sans vous fâcher,
Je crains qu'elle ne s'passe,
Et qu'on ne nous fasse
Vers l'île d'Elb' rétrograder,
Où l'on doit nous en garder.

APPEL AUX BRAVES,

PAR LE GRAND NICOLAS.

AIR : *du Pas redoublé.*

SOLDATS, officiers, généraux,
Enfans de la victoire!
Il faut rejoindre vos drapeaux,
Et voler à la gloire.
Allez, courez tous au-devant
Des troupes ennemies;

Moi, pour diriger votre élan,
Je reste aux Tuileries.

Sous un roi pacifique et doux,
Vous n'aviez rien à faire;
Mais me voilà. Que voulez-vous?
— Le désordre et la guerre.
— Eh bien! ma trève de vingt ans
Restera dans ma poche,
Pour que vous puissiez, mes enfans,
Faire mainte bamboche.

Volez donc, mes amis; volez
Aux combats, au carnage;
Ravagez tout, et n'épargnez
Ni le sexe ni l'âge.
Visitez bien chaque maison,
Des greniers jusqu'aux caves;
Meurtre et pillage, tout est bon
Pour amuser mes braves.

Vous allez partir; mais d'abord,
Jurez, je vous l'ordonne,
De défendre jusqu'à la mort
Mon *auguste* personne.
Vous jurez... Bon! mais, maintenant,
Que chacun de vous jure
De n'être plus dorénavant
Ni traître ni parjure.

Par malheur, tous les potentats
Me déclarent la guerre;
Vous aurez encor sur les bras
Les troupes du beau-père.
Mes ennemis sont très-nombreux;
Mais, ma foi! peu m'importe;
Je les brave tous, si je peux
Gagner encor la porte.

Pour le repos du genre humain,
J'armerais sans scrupule,

Filous, escrocs, voleurs; enfin
  Mainte et mainte crapule;
Et l'on dira, si mes *amis*
  Tombent sous la mitraille :
Il a purgé notre pays
  De toute la canaille.

L'HÉROÏNE DE BORDEAUX.

AIR : *d'Agnès Sorel.*

Louis, ta fidèle Antigone
Jadis guida tes pas errans;
Naguère, avec toi sur le trône,
Elle consolait tes vieux ans.
Aujourd'hui qu'une horde impie
Livre ton sceptre à nos bourreaux,
Reconnais ta nièce chérie
Dans l'Héroïne de Bordeaux.

Déjà, dans l'ardeur qui l'enflamme,
Fuyant la crainte et le repos,
Elle ose ; et la voix d'une femme
De ses sujets fait des héros.
Pour te rendre ton héritage,
Bravant et peines et travaux,
Tout Français aura le courage
De l'Héroïne de Bordeaux.

Aux champs périlleux de Bellone,
Pour toi THÉRÈSE arme son bras ;
Et son front, qu'un laurier couronne,
Sourit à la gloire, aux combats.
Bientôt d'innombrables cohortes
Se rangeront sous ses drapeaux,
Et Paris ouvrira ses portes
A l'Héroïne de Bordeaux.

Français, nobles fils de la gloire,
Nous, tous fiers d'un aussi beau nom,

Jurons d'arracher la victoire
Au perfide Napoléon.
Marchons ! que le tyran expie
L'horreur de ses forfaits nouveaux,
Et qu'un même vœu nous rallie
A l'Héroïne de Bordeaux.

STROPHES

Chantées par MM. les Étudians en médecine, au corps des Tourneurs en jambes de bois, en réjouissance de l'heureux retour de Napoléon, le 20 mars 1815.

LES ÉTUDIANS.

Reprenons tous, amis, nos instrumens :
Le grand Napoléon est de retour en France ;
Il nous ramène l'espérance,
Et nous allons revoir en honneur nos talens.

Vivent l'empereur et la guerre !
Amis, c'est de nous seuls qu'il est vraiment le père.
Répétons tous en chœur :
Vivent la guerre et l'empereur !

LES TOURNEURS.

Que ne nous promet pas de lui
Son infatigable courage !
Chers confrères ! son règne est le nôtre aujourd'hui ;
Nous aurons toujours trop d'ouvrage :
Vivent l'empereur et la guerre ! etc.

LES ÉTUDIANS.

Loin de nous les Bourbons, race peu glorieuse,
Gens de paix !... Peut-on dire, hélas !
Que sous le roi la France était heureuse ?
Tout le monde avait ses deux bras !
Vivent l'empereur, etc.

Charpentons donc, d'une intrépide main,
Les nobles amans de la gloire.

LES TOURNEURS.

Nous, préparons des meubles de sapin
Pour les enfans de la victoire.

TOUS ENSEMBLE.

Vivent l'empereur et la guerre !
Amis, c'est de nous seuls qu'il est vraiment le père.
Répétons tous en chœur :
Vivent la guerre et l'empereur !

—

SUR LE RETOUR DE NAPOLÉON

AIR : *Bon jour, mon ami Vincent.*

Le v'là r'venu d'son rocher,
Comme un échappé d'galère ;
L'pendard veut encor goûter
L'plaisir d'boulverser la terre.
Déjà qu'i' nous dit : I' n'ia pas d'milieu,
Faut à vos enfans ben dire adieu ;
I' z'ont vécu d'trop une année entière ;
Mais me v'là de r'tour, nous verrons beau jeu
Allons, vite au feu ;
J'esper', ventrebleu !
Qu'i' z'i pass'ront tous avant qu'i' soit peu.

SUR LE RETOUR DE NAPOLÉON.

AIR : *Bon jour, mon ami Vincent.*

Le v'là r'venu d'son rocher,
Comme un échappé d'galère ;
L'pendard veut encor goûter
L'plaisir d'boulverser la terre.
Déjà qu'i' nous dit : I' n'ia pas d'milieu,
Faut à vos enfans ben dire adieu ;
I' z'ont vécu d'trop une année entière ;
Mais me v'là de r'tour, nous verrons beau jeu.
Allons, vîte au feu ;
J'esper', ventrebleu !
Qu'i' z'i pass'ront tous avant qu'i' soit peu.

AIR : *Voulez-vous savoir l'histoire.*

O Français ! queux chiens qu'vous faites !
Oùs' qu'est vot' honneur ?
Vous n'avez plus, vraies girouettes,
Pour deux liards de cœur.
L'meilleur des rois r'prend sa place,
Vous dit' : Queu bonheur !
V'là l'aut' gredin qui le chasse,
Et dit' : Viv' l'empereur !

AIR : *Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas.*

C'est maintenant un' chos' ben claire,
I' n'y a pas d'bon Dieu là-haut,
Sans ça laiss'rait-i' sur la terre
Un homme qui la mang'ra bientôt ?
C'est désespérant : dans ma rage
Moi j'lui tord'rais ben l'cou.... Mais quoi !
I' ne me manqu' qu'un peu d'courage.
Ah ! qu'est-c' qui sera plus brav' que moi ?

LES SOUHAITS ACCOMPLIS.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

VIVENT ces monarques vaillans,
Qui viennent délivrer la France
De nos implacables tyrans,
Qui ne respirent que vengeance!
Le ciel a pris pitié de nous;
Il nous ramène notre père.
Ah! dans des momens aussi doux,
Chacun au bonheur croit, espère.

Règne à jamais sur nous, grand roi!
De ton peuple ange tutélaire!
Viens; viens, ton cœur t'en fait la loi,
Nous arracher à la misère.

L'Europe s'arme en un instant
Pour défendre ta juste cause,
Et peut dire, en s'applaudissant,
Avoir fait la plus belle chose.

Ah! toi qu'accablent les malheurs,
Princesse auguste, infortunée!
Nous te promettons le bonheur,
Nous te nommons la Desirée:
Le Français t'appelle à grands cris,
De fleurs il veut orner ta tête;
Le laurier, le myrte et le lis,
Voilà le bouquet qu'il t'apprête.

—

LES HOMMES A LA MODE.

AIR : *Voilà les portraits à la mode.*

IDOLATRER sa patrie et son roi,
Du point d'honneur n'écouter que la loi,
Être loyal et fidèle à sa foi ;
C'était autrefois la méthode.
Se faire un jeu de fausser son serment,
Comme d'habit changer de sentiment,
Comme un journal flagorner bassement ;
Voilà l'honnête homme à la mode.

Comme un bon père aimer tous ses sujets,
Leur procurer l'abondance et la paix,
Et, quoiqu'ingrats, ne les haïr jamais ;
C'était autrefois la méthode.

Tout immoler à son ambition,
Dans les dangers s'évader en poltron,
Punir toujours en parlant de pardon;
Voilà le monarque à la mode.

Bien ménager le sang de nos guerriers,
Et moissonner de glorieux lauriers,
En défendant nos temples, nos foyers;
C'était autrefois la méthode.
Mais épuiser d'hommes tout son pays,
Au fond du nord chercher des ennemis,
Et leur livrer et la France et Paris;
Voilà de la gloire à la mode.

De jour, de nuit, veiller sur les chemins,
Pour les purger des bandits, des coquins,
Et des amis les *frères jacobins;*
C'était autrefois la méthode.
De l'honnête homme assiéger la maison,
Le garroter, le traîner en prison,

Favoriser la fuite du fripon;
Voilà la police à la mode.

Pour son pays combattre avec valeur,
Se signaler en chevalier d'honneur,
Avoir du cœur, et non de la fureur;
C'était autrefois la méthode.
Mais oublier le beau titre de Franc,
Servir un Corse, un féroce brigand,
Pour son plaisir verser des flots de sang;
Voilà les guerriers à la mode.

Avec esprit parler d'ajustemens,
Avec sagesse élever ses enfans,
Ne pas souffrir de propos indécens;
C'était autrefois la méthode.
Sur la vertu jeter un faux vernis,
Fronder le roi, déchirer ses amis,
En impudence égaler nos Laïs;
Voilà les dames à la mode.

D'un vrai Français montrant la loyauté,
Au souverain jurer fidélité,
Avec l'état aimer la royauté;
C'était autrefois la méthode.
Comblé de dons par un bon souverain,
Se prosterner et lui baiser la main,
Pour le trahir, et dès le lendemain;
Voilà les héros à la mode.

En juge intègre, en magistrat de poids,
Ne consultant que l'honneur et lès lois,
Punir le crime, et mourir pour ses rois;
C'était autrefois la méthode.
Sacrifier le devoir pour l'argent,
Moins qu'un païen respecter son serment,
Jurer trois fois pour et contre en un an;
Voilà les robins à la mode.

LES CHANTS DU BARDE.

AIR : *Avec les jeux dans le village*, ou, *Lorsque dans une tour obscure*.

Le deuil plane sur nos contrées ;
Il voile ici l'azur des cieux.
Des lis les tiges adorées,
Les lis ne charment plus nos yeux.
Un souffle impur souille la France ;
Il n'est de fleurs en ce moment,
Ni pour le front de l'innocence,
Ni pour l'autel du Tout-Puissant.

Du doux printemps fille modeste,
Que je te plains, aimable fleur !
Des malheurs emblême funeste,
Le crime a flétri ta couleur.
Fleur du lis et fleurs du bocage,

Rien n'échappe aux coups du tyran;
Jusque sur l'herbe du village
Il ira vous couvrir de sang.

Venez, partez d'un vol rapide,
Aigles du Slave et des Césars;
Accourez, phalange intrépide,
Nobles aigles, fiers léopards!
Sous vos ailes victorieuses
Offrez LOUIS à notre amour,
Et, de vos serres généreuses,
Déchirez les flancs du vautour.

Aux bords fertiles de la Meuse,
Allons, amis! suivons les lis,
Et bientôt, dans la France heureuse,
Nous reviendrons avec LOUIS.
Du Corse fuyons les entraves;
Pour nous sa rage est sans pitié:
Cherchons sur les rives bataves
Fleurs de lis et de loyauté.

SAUVE QUI PEUT!

OU

LES MÉMORABLES CAMPAGNES

DE NAPOLÉON-LE-GRAND.

AIR : *O Fontenai! qu'embellissent les roses.*

D'UN conquérant long-temps cher à la France
Je viens ici raconter les exploits,
Et je dirai combien à sa prudence
Il s'est trouvé redevable de fois. (*bis.*)

Près de Memphis, conduit par son courage,
Il fut vainqueur presque durant un mois;
Puis ses lauriers reçurent quelque outrage :
Il se sauva pour la première fois. (*bis.*)

Aux champs fleuris de l'antique Ibérie
Il va porter ses armes et ses lois.
Forcé bientôt de quitter la partie,
Il se sauva pour la seconde fois. (*bis.*)

Son aigle affreuse, à la cure animée,
De Moscou vole embraser tous les toits;
Mais, l'aquilon dévorant son armée,
Il se sauva pour la troisième fois. (*bis.*)

Chez les Saxons il poursuit la victoire;
Elle était près d'accourir à sa voix.
Un pont s'écroule... Hélas! adieu sa gloire;
Il se sauva la quatrième fois. (*bis.*)

Vers la Belgique un matin il s'avance,
Le soir a vu terminer ses exploits;
Et le héros, guidé par la prudence,
Se sauve encor pour la cinquième fois. (*bis.*)

Paris entier, ravi de sa vaillance,
Pour l'applaudir n'eut vraiment qu'une voix,
Le jour qu'enfin il a sauvé la France
En se sauvant pour la dernière fois. *(bis.)*

LES CRAINTES

ET LES ESPÉRANCES DE NICOLAS.

AIR : *Il était un p'tit homme.*

VIENS, ma chère Louise,
Viens tirer d'embarras
Nicolas.
Vainement je m'épuise
A dire à mes soldats
Q'tu viendras ;
On n'en croit plus rien,

Et moi je vois bien
Qu'on se moque de moi.
Maudit papa, *(bis)*
Maudit papa François!

Comme un chien d'imbécille,
On m'a déjà mené
Par le né.
I' n'me s'ra pas facile
De m'en aller d'ici
C'te fois-ci;
Comment décamper
Sans s'faire attraper?
Pauvre Napoléon!
Seras-tu donc *(bis)*
Pris comme un vrai dindon?

Je me sens tout malade,
Et l'on me dit pourtant
Bien portant.

Ma longue promenade
M'avait bien réussi
Jusqu'ici :
Ma foi ! tenons bon ;
La *chair à canon*,
Mon plus doux aliment,
Me soutiendra *(bis)*
Jusqu'au dernier moment.

LA ROSE ET LA VIOLETTE.

A MADAME LA DUCHESSE D'ANGOULÊME.

AIR : *On doit soixante mille francs.*

PARMI les trésors du printemps
La Violette tient son rang ;
Mais c'est si peu de chose ! *(bis)*

On la trouve sans la chercher :
Pour moi, je ne puis me baisser ;
Je n'en veux qu'à la Rose. (*bis.*)

La Violette au papillon
Parfois présente son bouton ;
Mais c'est si peu de chose ! (*bis*)
Bientôt il la méprisera,
Et soudain il s'attachera
Au bouton de la Rose. (*bis.*)

Rose brille dans un jardin,
Violette sur son chemin
Se cache sous l'herbette ; (*bis*)
Mais, par-tout où Rose sera,
Pour la cueillir on foulera
Aux pieds la Violette. (*bis.*)

LES DAMES FRANÇAISES
AUX JEUNES GUERRIERS.

AIR : *de la Sentinelle.*

D'UN sexe faible écoutez les avis,
Jeunes guerriers que Bellone rappelle;
En se laissant conduire par Cypris
Mars a souvent cueilli palmes nouvelles.
D'un monstre, ennemi du bonheur,
Allez punir la perfidie!
Courez, volez au champ d'honneur;
Vengez LOUIS et la patrie!

—

LE CRI DE LA FRANCE.

AIR : *du Réveil du peuple.*

Français ! soyons toujours fidèles
Aux lis, aux Bourbons, à l'honneur ;
Laissons les traîtres, les rebelles
Exhaler leur vaine fureur ;
Leurs cris annoncent leur détresse,
Nos chants les font pâlir d'effroi ;
Répétons tous avec ivresse :
Mort aux brigands, vive le roi !

Des rois le meilleur, le plus sage,
Sur nous régnait par ses vertus ;
Les méchans ont frémi de rage
En voyant un nouveau Titus ;
Que dans les trames homicides
Qu'ourdissent ces hommmes sans foi,

Tombent eux-mêmes les perfides :
Mort aux brigands, vive le roi !

Déjà s'arme l'Europe entière
Pour écraser les assassins ;
Français ! venez sous sa bannière
Confondre leurs affreux desseins.
Ne souffrons jamais que la France
Du crime subisse la loi ;
Armons nos bras pour la vengeance :
Mort aux brigands, vive le roi !

Soldats ! aux cris de la patrie,
Ouvrez enfin, ouvrez vos cœurs,
Et n'admirez plus un génie
Qui n'enfanta que des malheurs ;
Du sang, des cadavres, des larmes,
Voilà ce qu'il traîne après soi,
L'humanité vous crie aux armes :
Mort aux brigands, vive le roi !

GARDE A VOUS!

AIR : *du Premier pas.*

Gardez-vous bien
Des poëtes serviles,
Au cœur de boue, au doucereux maintien;
Flattant leur maître en petits vaudevilles;
De ces conseils aussi plats que futiles
Gardez-vous bien. *(bis.)*

Gardez-vous bien
De toutes les sornettes
Que maints journaux disent pour votre bien;
Par vos tyrans ces bamboches sont faites :
Des auditeurs, des préfets, des gazettes,
Gardez-vous bien. *(bis.)*

Gardez-vous bien
De ces lâches Séides,
De s'enrichir pour qui tout est moyen;
Des faux rapports, des bulletins perfides,
Et des canons qu'on tire aux Invalides,
Gardez-vous bien. *(bis.)*

Gardez-vous bien
Du fourbe qui vous crie:
Marchez en masse, et ne redoutez rien;
En vous perdant, il veut sauver sa vie:
Braves bourgeois, de ce tigre en furie
Gardez-vous bien. *(bis.)*

Gardez-vous bien
D'une épouvante vaine;
Unissez-vous du plus ferme lien;
Unissez-vous, secouez votre chaîne,
Et constamment de discorde et de haîne,
Gardez-vous bien. *(bis.)*

Gardez-vous bien
De perdre confiance ;
Priez le ciel qu'il soit votre soutien ;
Dans votre roi mettez votre espérance ;
Mais d'obéir au tyran de la France
Gardez-vous bien. *(bis.)*

DISCOURS
DU COLONEL LABÉDOYÈRE
A SON RÉGIMENT,
APRÈS LA REVUE DU ROI.

AIR : *V'là c'que c'est q'd'avoir du cœur.*

SOLDATS ! rejoignons l'empereur ;
Vive, vive la terreur !
Nous aurons, grace à sa valeur,

Le bonheur de faire
Tous les ans la guerre.
Braves amis, chantons en chœur :
Vive, vive la terreur !

Des guerriers nous sommes la fleur ;
Vive, vive la terreur !
Courons, volons au champ d'honneur,
C'est là qu'on avance ;
Au contraire, en France,
Nous languissons dans la torpeur :
Vive, vive la terreur !

Plus de Bourbons, plus de douceur ;
Vive, vive la terreur !
Ces princes-là nous font horreur :
A bas la calotte !
A bas le despote !
Pour roi nous voulons un sabreur :
Vive, vive la terreur !

Des Français excitons l'ardeur ;
Vive, vive la terreur !
Si l'ennemi dévastateur
Dans notre patrie
Portait la furie,
Avant lui, pillons sans pudeur :
Vive, vive la terreur !

LE RETOUR DE BONAPARTE.

AIR : *Va-t-en voir s'il viennent, Jean.*

BONAPARTE est de retour ;
Il ne se propose
Que de régner par l'amour,
Et pas autre chose :
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Ce n'est plus un insensé
  Ravageant la terre ;
Il se repent du passé ,
  Ne veut plus de guerre ;
Va-t-en voir, etc.

En violant ses sermens,
  Il gagne à la France
Une trève de vingt ans ,
  La paix, l'abondance :
Va-t-en voir, etc.

De notre sang désormais
  Sévère économe,
Il déteste ses forfaits
  Et redevient homme :
Va-t-en voir, etc.

Autant son règne était dur,
  Autant il doit être

Doux, modéré, juste et pur,
  Paternel peut-être :
Va-t-en voir, etc.

C'est de bon gré, non par peur,
  Que sa politique
En ce moment est auteur
  D'une république :
Va-t-en voir, etc.

Quoiqu'il n'ait jamais été
  Qu'un parjure infâme,
Il attend pour cet été
  Son fils et sa femme :
Va-t-en voir, etc.

En champ de mai très-prochain
  Il espère même
Leur donner un beau matin
  Sceptre et diadême :
Va-t-en voir, etc.

De faire tout ce qu'il fait
A-t-il droit, cet homme?
S'il ne l'a plus, il l'avait,
N'est-ce pas tout comme?
Va-t-en voir, etc.

Les ancêtres de Louis,
Louis et sa charte,
Demeurent évanouis
Près d'un Bonaparte:
Va-t-en voir, etc.

Les alliés souffriront,
Sans oser mot dire,
Qu'un fou, des traités qu'ils font,
Ne fasse que rire:
Va-t-en voir, etc.

Aussi, déjà leurs soldats
Bordent notre France,

Et chacun de nous tout bas
Dit en confidence :
Va donc voir s'ils viennent, Jean ;
Va donc voir s'ils viennent.

L'auteur de cette chanson
Est bonapartiste ;
Il chérit Napoléon,
N'est pas royaliste :
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t-en voir s'ils viennent.

L'AIGLE ET LE LIS.

AIR : *Triste raison.*

D'HOMMES cruels l'Aigle, sanglante idole,
Remplit d'effroi l'innocente brebis ;
De la beauté le Lis est le symbole ! ....
Tout bon Français doit donc aimer les Lis.

De Jupiter l'Aigle porte la foudre ;
Mais les Français sont bien assez punis :
Dieu tout-puissant, réduis ton Aigle en poudre,
Et rends la paix à l'empire des Lis !

Du haut des airs l'Aigle avide s'élance !...
Tous les oiseaux tremblent pour leurs petits :
Que Dieu, touché des malheurs de la France,
Rende la paix à l'empire des Lis !

Napoléon voudrait, en sa démence,
Calomnier les vertus de Louis :
On vit toujours la bonté, la vaillance,
Se réunir sous l'empire des Lis.

LA BORDELAISE.

AIR : *Peuple Français, peuple de frères.*

ENTENDEZ-VOUS le cri d'alarmes
Qui retentit dans l'univers ?
Français ! il faut courir aux armes,
Les champs du combat sont ouverts :
C'est Bonaparte qui s'avance ;
Il voudrait élever encor,
Sur les ruines de la France,
Le trône sanglant de la mort.

Déjà notre France prospère
De la paix goûtait la douceur ;
Nous avions, dans les lois d'un père,
Le gage assuré du bonheur...

Mais du tigre horrible et féroce
Ce bonheur faisait le tourment ;
Il rugissait, le monstre atroce!
De ne plus boire notre sang.

Français, sous un sceptre homicide,
Courberez-vous encor vos fronts ?
Et d'un Corse vil et perfide
Le nom flétrira-t-il vos noms ?
Dans un si honteux esclavage
On vous verrait encor gémir !
Ne me parlez plus de courage,
Si vous ne préférez mourir.

Grand Dieu, préservez-en la France!
Mais si ce barbare soldat,
Instrument de votre vengeance,
Était vainqueur dans le combat!
Désertant nos villes en cendre,
Pour fuir cet horrible fléau,

Tout vivans il faudrait descendre
Dans les abymes du tombeau.

Mais, non; nous aurons la victoire:
Rassemblons-nous, soyons unis:
Pour des Français il n'est de gloire
Que sous la bannière des lis.
Roi si digne de la couronne,
Par le fer dont s'arment nos bras,
Nous le jurons devant ton trône;
Nous mourrons, ou tu régneras.

—

DISCOURS

D'UN PETIT HOMME

A UNE GRANDE ARMÉE.

POT-POURRI.

AIR : *Au clair de la lune.*

LE HÉROS.

AMIS, de mon île
J'entendais vos cris;
Vous étiez tranquilles,
Ça m'causait d'lennui.
Je saisis mes armes,

J'accours en ces lieux.
Je voyais vos larmes...

LE PEUPLE.

Il a de bons yeux.

AIR : *de Malbrousk.*

LE HÉROS.

Partons, faisons la guerre.
Que je suis, que je suis en colère!
Partons, faisons la guerre....
Aux Russes, aux Prussiens,
Anglais, même Autrichiens.
Ce sont tous des vauriens;
Et je prétends leur faire,
Que je suis, que je suis en colère!
Voir, de belle manière,
Que vous n'avez pas peur,
Que nous avons du cœur. (*bis*)

Amis, dans cette affaire,
Que je suis, que je suis en colère!
Je regarderai faire,
Car je suis empereur.

AIR : *Eh! qu'est-ce q'ça fait à moi?*

Attaquez dans cent combats
Les enn'mis de ma puissance;
Sur-tout ne reculez pas,
Et mourez pour ma défense.
Et qu'est-ce q'ça fait à moi,
Que l'on déváste la France?
Et qu'est-ce q'ça fait à moi,
Quand je règne et je suis roi?

AIR : *de Manon Giroux.*

Dans un équipage riche,
Par le grand chemin,

Ma femme arrive d'Autriche
Avec son bambin.
Amis, là-bas, sur la route,
Vous les voyez bien?

UN GRENADIER.

Ma foi! je n'y vois plus goutte,
Car je ne vois rien.

AIR : *Ami tendre, ami fidèle.*

LE HÉROS.

Peuple patient et fidèle!
Le sceptre on veut me ravir.
Embrassez donc ma querelle;
Pour ma cause il faut mourir.
Si l'on me rend cet office,
Je vous le promets à tous,
Oui, c'est le dernier service
Que j'exigerai de vous.

AIR : *J'ai pris bien du plaisir.*

LE HÉROS AUX MARÉCHAUX.

Allons, mes amis, courage!
Et partez sans dire mot.
Vous aurez bien de l'ouvrage,
Mais c'est là ce qu'il vous faut.

UN MARÉCHAL.

Mettez-vous à notre tête;
Enfin, c'est à votre tour.

LE HÉROS.

Je ne suis pas si bête.
Me prend-on pour un tambour?

AIR : *Des Fraises.*

Je viens d'vous faire présent
D'un' chart' constitutionnelle.

Elle est tout' neuve...

UN OFFICIER.

Et pourtant,
Ell' n'est plus depuis long-temps
Pucelle. *(ter.)*

AIR : *Une fille est un oiseau de passage.*

Vous aimez la liberté ;
Et moi, du haut de mon trône,
Mes amis, je vous la donne :
Gardez ce bien souhaité.
Ainsi chantez à votre aise
La Dauphinois', la Lyonnaise,
La Rouennais', la Marseillaise :
Donnez-vous-en de grand cœur ;
Car, pour preuve singulière
D'une liberté plénière,
Je suis votre dictateur.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

UN GRENADIER *chante en se retirant :*

Rendez-nous notre père de Gand;
Rendez-nous notre père.

LE HÉROS.

Que demande-t-il, l'insolent?
Suis-je pas son seul père ?

LES SOLDATS.

Nous voulons notre père de Gand;
Vous n'êt' pas notre père.

LE HÉROS.

J'ai créé des pairs, mes enfans,
Qui font bien votre affaire.

LES SOLDATS.

Bah! vos pairs, ce sont des brigands

Qui n'savent jamais q'mal faire.
Nous voulons notre père de Gand;
Nous voulons notre père.

COUPLETS

Chantés, le 10 avril 1815, par Mme Angot, au nom des Dames de la Halle, à Sa Majesté Impériale Nicolas Bonaparte, dit LA VIOLETTE.

Air : *du Curé de Pomponne.*

Pèr' La Violette, dis-nous donc
Où c'qu'est ta Mari'-Louise :
Tu l'sais ben, tu n'diras pas q'non,
Tu nous l'avais promise.
Mais je n'la voyons pas,
Nicolas ;
Sais-tu q'ça nous défrise ?

Comm' tu nous a faits d'amitié,
  En disant que l'beau-père
Était avec toi de moitié!
  C'était ben ton affaire;
  Mais pour te mettre en bas,
    Nicolas,
  Il dégaîne au contraire.

T'as fait dir' par tes charlatans
  Q'tavais la paix en poche,
Et v'là qu'un million d'combattans
  D'nos frontières s'approche!
  Tiens, tu la danseras,
    Nicolas;
  Mets ça dans ta caboche.

C'était donc des poissons d'avril,
  Que tes belles paroles?
Faut conv'nir que t'as un fier fil
  Pour nous pousser des colles;

Mais, quoiq'ça, n'faudrait pas,
Nicolas,
Lâcher tant d'fariboles.

Queu rage, de venir d'si loin
Pour craquer de la sorte!
Avant qu'on te r'mèn' dans ton coin,
Sous bonne et sûre escorte,
Crois-moi, r'tourne là-bas,
Nicolas,
Et que l'diable t'emporte!

L'espoir de r'avoir not' bon roi
Nous soutient, nous rassure.
C'est s'ti-là qu'est de bon aloi!
Ça s'peint su' sa figure.
C'est pour ça qu'on n'veut pas
D'Nicolas,
Ni d'sa progéniture.

LE SOMMEIL DU JUSTE.

La duchesse d'Angoulême, s'approchant de LOUIS XVIII, endormi, chante les couplets suivans :

AIR : *Deux enfans s'aimaient d'amour tendre,*

O SOMMEIL ! toi dont la présence
Suspends les plus cruels tourmens,
Et, du mal calmant la souffrance,
Porte la fraîcheur dans nos sens,
Au crime qui dans l'ombre veille
Refuse tes douces faveurs ;
Mais à la vertu qui sommeille
Donne des rêves enchanteurs.

Quelle douce sérénité
Brille sur son front sans nuage !

De son ame la pureté
Annonce celle du vrai sage.
Peut-être en ce moment un songe
Lui retrace tous ses bienfaits!
Ah! ce n'est point un vain mensonge!
Il voit les heureux qu'il a faits.

Du malheur auguste victime,
A tes coupables ennemis,
Pour épargner un nouveau crime,
Tu t'exilas de ton pays.
Dans l'univers, proscrit, errant,
Tu fis, à la foule importune,
Admirer le héros luttant
Contre la mauvaise fortune.

—

A BAS NAPOLÉON!

AIR : *de la Marseillaise.*

ARTISAN de la tyrannie,
Ton empereur est arrivé ;
Sur ta malheureuse patrie
Un poignard sanglant est levé. *(bis)*
Entends ses cris, et vois ses larmes,
Lâche! Tu méconnais sa voix.
C'est donc pour détruire ses lois
Qu'elle t'a confié des armes!
A bas Napoléon! à bas ses noirs projets!
Français! Français!
Qu'un bras vengeur punisse ses forfaits!

Pour ressusciter l'esclavage,
L'ennemi de la vérité

Pose sur son hideux visage
Le masque de la liberté. *(bis)*
Napoléon en vain vous crie :
Il faut-vivre libre ou mourir.
Ce n'est que pour vous asservir ;
Le monstre n'a point de patrie.
A bas Napoléon ! à bas ses noirs projets !
Français ! Français !
Qu'un bras vengeur punisse ses forfaits !

LE RETOUR DE NICOLAS.

AIR : *V'là q'c'est donc baclé.*

Il est donc r'venu cheux nous,
C'thomm' qu'on croyait si tranquille ?
J'aurions ben parié deux sous
Qu'i' ne rest'rait pas dans son île ;
Car c'n'est pas un fait tout nouveau
Q'les enragés n'aimions pas l'iau,

I' resta quat' jours en mer
Sans pouvoir toucher en France ;
Mais tous les démons de l'enfer
Ont couru z'à son assistance ;
Et l'diable, en lui donnant la main,
Disait : Faut aider son prochain.

A Lyon, su' z'un beau balcon,
D'vant l'peuple y fit z'un' parade.
Sa fac' jaune comme un citron
Prouvait qu'i' v'nait d'être malade ;
Car c'est pour lui z'un hôpital
Qu'un lieu z'où c'qui n'peut faire l'mal.

Alors, en grinçant les dents,
Sa majesté s'mit à rire ;
All' fit silence quelque temps,
Puis après all' daigna nous dire :
J'suis rapp'lé par la nation ;
Voyez ma proclamation.

Soldats, r'venez vîte à moi,
Nous étions dans l'esclavage;
On vous forçait donc sous le roi
De renoncer au brigandage:
Faut avouer q'c'était une horreur,
D'gêner ainsi des gens d'honneur.

C'pendant, Français, j'vous promets
Q'j'ne voulons plus fair' la guerre;
J'ons signé des traités de paix
Avec tous les princes de la terre;
I' n'manque plus, pour qu'i' soient bons,
Que d'les forcer d'y met' leux noms.

Je n'vous mettrai plus d'impôts,
Vot' argent m'est inutile;
I' va m'arriver des lingots,
Que j'ons faits pour vous dans mon île;
Mais en attendant qu'ils soient v'nus,
Faut q'vous m'donniez tous vos écus.

L'emp'reur, en ach'vant c'discours,
Partit pour la capitale :
I' n'voulut point z'y entrer d'jour,
Afin d'éviter le scandale ;
I' sait ben qu'un loup n's'introduit,
Chez un berger, q'pendant la nuit.

D'fair' crier d'sous son balcon,
I' fit r'prendre la coutume ;
Mais, pour ce biau Napoléon,
N'voulant pas attraper un rhume,
J'm'en retournai ben vîte cheux moi,
Tout en disant : Vive le roi !

TOUT ESPOIR N'EST PAS PERDU.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

FAMILLE infortunée,
Qu'accablent les malheurs,
La France, consternée,
Pour vous verse des pleurs,
Et demande avec zèle
Votre retour;
Toujours, toujours fidèle
A son amour.

Souverain légitime,
Soyez donc en repos,
Nous préparons l'abyme
A l'objet de nos maux;

SIRE, contre le lâche,
Nous soutiendrons
Le lis et le panache
De nos Bourbons.

Ce fléau de la terre,
Ce chef de scélérats,
Sera détruit, j'espère,
Par ses propres soldats.
O ciel! sois-nous propice
Dans nos malheurs!
Grand Dieu! pour la justice,
Rends-nous vainqueurs.

—

LE CHAMP DE MAI.

BONAPARTE FAIT LE DISCOURS D'OUVERTURE.

AIR : *Que Pantin serait content.*

MESSIEURS, je serais content,
Si j'avais l'art de vous plaire ;
Messieurs, je serais content,
Si j'avais votre agrément :
Corrigé d'hier matin,
Je suis devenu bénin,
Je ne m'amuse plus guère
A verser le sang humain.
Ainsi me voilà content,
Car je prétends bien vous plaire ;
Sans barguigner, à l'instant
Il me faut votre agrément,

RECOMMANDATION DE CAMBACÉRÈS.

Ceux qui seront mécontens
Ne seront point à la noce ;
Ceux qui seront mécontens
Auront des désagrémens.
D'ailleurs, il est séduisant,
Il est sensible, amusant,
Et pas beaucoup plus féroce
Qu'il n'était précédemment.
Ceux qui, etc.

LES BRAVES CROISANT LES BAÏONNETTES.

Çà, messieurs, qu'on soit content
Du bijou qu'on vous ramène ;
Çà, messieurs, qu'on soit content,
Ou qu'on en fasse semblant.
Nous serions fâchés, vraiment,
D'obtenir votre agrément

Par les cachots de Vincenne,
La mitraille et le carcan.
Ventrebleu! qu'on soit content
Du bijou, etc.

DÉLIBÉRATION DE L'ASSEMBLÉE.

Quand le héros de ce temps
Nous proposerait la peste,
Il faudrait, représentans,
Que nous en fussions contens.
Donc, opinons librement,
Sans demander notre reste :
Filons doux, et prudemment
Votons, et f...... le camp.
Quand le héros, etc.

RÉSULTAT DE L'ASSEMBLÉE.

On ordonne au président
De se courber jusqu'à terre,

Et de faire au garnement
Quatre mots de compliment :
« Sire, vous êtes charmant ;
« Votre heureux gouvernement
« Nous rappelle ce bon père
« Qui croquait tous ses enfans.
« Replacez vos ornemens
« Sur ce front patibulaire ;
« Payez nos appointemens,
« Et recevez nos sermens ».

DISCOURS DE CLÔTURE DE BONAPARTE.

Puisque je suis remonté,
Comme l'on dit, sur ma bête,
Je consens qu'en liberté
On vive à ma volonté.
Sans le beau-père entêté,
J'avais aussi projeté
De sacrer en cette fête

La femelle majesté.
Cet honneur est mérité ;
Car elle orne aussi ma tête
A Vienne de son côté,
Ainsi qu'on m'a raconté.

FIN DE L'ASSEMBLÉE.

Le ministère est content :
Regnault vante ses prouesses,
Maret devient insolent,
Et Carnot, plus complaisant.
Cambacérès, poliment,
Compose un remercîment.
Ses douceurs et ses tendresses
Font un effet surprenant :
L'assemblée, incontinent,
S'esquive en serrant les fesses ;
Chacun s'en va tristement,
En disant qu'il est content.

LA CONSTITUTION PROVISOIRE.

AIR : *de Calpigi.*

FRANÇAIS, quel acte dérisoire
Du gouvernement provisoire,
Que cette constitution
Faite à si bonne intention !.... *(bis)*
Honneur au projet salutaire
Qui tend à rendre héréditaire
La charge de nos sénateurs,
De Napoléon bas flatteurs! *(bis.)*

Lorsque le trône se relève,
Se peut-il que le sénat rêve,
Au lieu d'être aux genoux du roi,
Qui pourrait lui faire la loi ? *(bis)*
Sénat, du bourreau de la France,
Partage aussi la déchéance ;

Consternés de revoir les lis,
Fuyez, sénateurs avilis. *(bis.)*

Mais du vrai je cède à l'empire :
Ah ! si la France enfin respire,
Si Louis vient sécher nos pleurs,
C'est votre ouvrage, sénateurs ! *(bis)*
En achetant votre silence,
Un Corse a ravagé la France ;
En portant nos maux à l'excès,
Par vous il sauve les Français. *(bis.)*

A Louis on rend la couronne ;
Aux Français sa bonté pardonne
Et leurs crimes et leurs erreurs,
Expiés par tant de malheurs. *(bis)*
La constitution antique
Doit être notre code unique ;
Pour les Français c'est le seul bon,
Et le seul que signe un Bourbon. *(bis.)*

LA CHASSE.

AIR : *Le port Mahon est pris.*

ALERTE ! holà, chasseurs,
Chevaux, chiens et piqueurs !
Tôt ! qu'on se mette en quête.
Taïaut ! taïaut ! on a vu la bête.
Battez, que rien n'arrête,
Buissons, taillis touffus.
Courez sus. *(ter.)*

Vous la reconnaîtrez,
Poils fauves et tigrés,
Panse trapue et pleine,
Grasse de sang et de chair humaine ;
Voix et griffes d'hyène,

Œil noir et crocs pointus ;
Courez sus. *(ter.)*

Fine comme un renard,
Il faut, sans nul retard,
Si Dieu veut qu'on la happe,
De but en blanc qu'un chasseur la frappe ;
Car, dès qu'elle s'échappe,
Crac, on ne la voit plus.
Courez sus. *(ter.)*

Mais si, d'un coup de dent,
Par hasard en fuyant,
Cette bête sauvage,
Vient à blesser les chiens au passage,
De crainte de la rage,
Il faut aux chiens mordus
Courir sus. *(ter.)*

La bête a mis au jour
Un fruit de son amour ;

Un nain plein de malice,
Ayant comme elle et lèpre et jaunisse :
Craignez qu'il ne grandisse ;
Sur l'avorton intrus
Courez sus. *(ter.)*

EXHORTATION

D'UN BON FRANÇAIS.

AIR : *du Premier pas.*

Visons-le bien,
L'ennemi de la France,
Cet assassin du brave duc d'Enghein,
Ce Corse né des flancs de la vengeance,
Ce vrai gibier de roue et de potence ;
Visons-le bien. *(bis.)*

Visons-le bien,
Le bourreau de la terre
Qui but le sang de ton fils et du mien ;
Ce forcené, ce brigand, ce faussaire,
Qui nous apporte une éternelle guerre ;
Visons-le bien. *(bis.)*

Visons-le bien,
Qu'il tombe et qu'il expie
Tous ses forfaits, mourant de notre main.
Pour Dieu, le roi, l'honneur et la patrie,
Pour vos enfans et les miens, je vous prie,
Visons-le bien. *(bis.)*

—

LE RETOUR DU ROI.

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

TRAHI par des sujets ingrats,
Qu'avait épargnés sa clémence,
Quelques instans le roi de France
Fut éloigné de ses états. *(bis)*
De ses bourreaux en vain la rage
Avec fureur injuria
Ses vertus, ses malheurs, son âge; *(bis)*
L'honneur français l'accompagna
Pendant son pénible voyage. *(bis.)*

Bientôt les empereurs, les rois,
Pour maintenir la foi jurée,
Lèvent une puissante armée,

Qui vole à de nouveaux exploits. *(bis)*
Vive LOUIS! plus de carnage;
La France, avec sécurité,
A ces héros livre passage : *(bis)*
Le roi, la paix et l'équité,
Sont leurs compagnons de voyage. *(bis.)*

Aux vœux de tes enfans soumis,
Te voilà rendu, tendre père ;
Comme à ton aspect tutélaire
Les cœurs se sont épanouis!... *(bis)*
Nous voyons finir cet orage
Qui, depuis long-temps, désolait
Notre pays par son ravage. *(bis)*
Pour toujours le calme renaît,
Tu ne feras plus de voyage. *(bis.)*

—

RONDE

Chantée et dansée à l'occasion du retour du Roi.

AIR : *Sans mentir, ça fait plaisir.*

ENFIN de la tyrannie
Cesse le cruel pouvoir ;
La paix de notre patrie
Revient ranimer l'espoir.
Mais, d'une voix tutélaire,
Déplorant tous nos malheurs,
Quel est ce vertueux père
Qui vient essuyer nos pleurs ?
C'est LOUIS, *(bis)*
C'est ce bon roi, mes amis.

Des murs de sa capitale
Un complot chasse LOUIS ;

Une campagne fatale
Ramène les ennemis :
Des rois menacent la France ;
Qui saura les adoucir ?
Du joug d'une autre puissance
Qui pourra nous garantir ?
C'est Louis, *(bis)*
C'est ce bon roi, mes amis.

La chambre, dans sa séance,
Dit que les Bourbons, déchus,
Sont rejetés par la France,
La nation n'en veut plus.
Mais par-tout quelle alégresse !
Pour qui ces transports d'amour ?
Qui fait naître cette ivresse
Par son fortuné retour ?
C'est Louis, *(bis)*
C'est ce bon roi, mes amis.

Enfans chéris de Bellone,
Qu'égarent des factieux,
Accourez au pied du trône
D'un monarque généreux.
Sur son cœur et sa clémence,
Soldats, vous pouvez compter;
Du souverain de la France
Qu'avez-vous à redouter ?
C'est LOUIS, *(bis)*
C'est ce bon roi, mes amis.

Bonnes mères de famille,
Tous vos vœux sont exaucés :
Dans vos yeux la gaîté brille ;
Oui, vos enfans sont sauvés.
Les sœurs retrouvent leurs frères,
Nos amis nous sont rendus ;
Ce grand partisan de guerres,
Ce tyran ne règne plus :

C'est Louis, *(bis)*
C'est ce bon roi, mes amis.

Quel abandon, quelle ivresse!
Dans le jardin de nos rois,
Les jeunes gens, la vieillesse,
Tout saute et chante à-la-fois.
Mais suspendez votre danse,
Accourez de toutes parts:
Quel mortel, par sa présence,
Vient fixer tous nos regards?
C'est Louis, *(bis)*
VIVE LE ROI, mes amis.

—

LA DESTINÉE DE NAPOLÉON.

AIR : *Mon père était pot.*

VOYEZ le grand Napoléon,
Entouré de canaille,
La former en gros bataillon
Pour son jour de bataille :
Passant dans les rangs
De tous ces brigands,
Dont son palais fourmille,
Il dit tout joyeux :
Peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille ?

Sais-tu pourquoi Napoléon
Ne veut plus de la guerre

C'est depuis qu'un roi de renom
L'a renversé par terre.
Il sait qu'aux abois,
Pour dernière fois,
Point de miséricorde ;
Et qu'un de ces jours,
Tous ses jolis tours
Finiront par la corde.

S'il met si bien tout Mont-Faucon
A l'abri de la bombe,
C'est qu'il veut, ce maître fripon,
Qu'on respecte sa tombe.
La crainte qu'il a
D'être battu là
L'oblige à le défendre :
Car si, par malheur,
Il n'est pas vainqueur,
C'est là qu'on doit le pendre.

S'il peut crever sur le plateau,
Au milieu de sa bande,
On écrira sur son tombeau
Cette courte légende :
Des héros la fleur
Est en bonne odeur
Au lac de la poudrette ;
Passant, cet enclos
Renferme les os
Du papa Violette.

RONDE

Chantée devant la statue de Henri IV, à l'occasion du retour du Roi dans Paris, le 8 juillet 1815.

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier.*

Plus d'ennuis, de soins, de soucis,
Plus d'alarmes,
De larmes;
Nous avons enfin reconquis
Notre bon roi Louis.

Ah! jamais sa puissance
Ne fit couler de pleurs;
S'il vient régner en France,
Ce n'est que sur nos cœurs.

Plus d'ennuis, etc.

Pour lui le diadême
N'a d'éclat et d'attraits
Qu'autant qu'il est à même
D'offrir mille bienfaits.

Plus d'ennuis, etc.

Louis chérit la gloire,
Mais il veut qu'un Français
Mêle aux chants de victoire
Ceux de l'aimable paix.

Plus d'ennuis, etc.

Amis, sur sa bannière
Voyez briller les lis,
Et ces mots d'un bon père:
Vos malheurs sont finis.

Plus d'ennuis, etc.

(En regardant la statue de Henri IV.)
Grand roi! sur cette France,

Idole de ton cœur,
Ramène l'abondance,
Le calme et le bonheur.

Plus d'ennuis, etc.

Oui, devant ton image,
Nous jurons à tes fils
De vivre d'âge en âge
Sous l'empire des lis.

Plus d'ennuis, de soins, de soucis,
Plus d'alarmes,
De larmes;
Nous avons enfin reconquis
Notre bon roi Louis.

COUPLETS

Chantés dans une réunion de royalistes.

AIR : *de la Mélomanie.*

VIVE le roi !
La gaîté, l'espérance,
Avec lui renaissent en France :
Vive le roi !
Sous la loi
D'un monarque aimable,
Le Français, plus gai, plus affable,
Chante son prince et la table.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Le monstre que, dans sa furie,
L'enfer vomit chez les Français,

Quinze ans fit gémir leur patrie
De ses revers, de ses succès :
Les princes qu'à notre tendresse
Un Dieu protecteur a rendus
Ne feront gémir que la presse
De l'éloge de leurs vertus.

Vive le roi !
La gaîté, etc.

AIR : *Ma tenturlurette.*

Quel est ce Corse cafard,
Au teint livide et blafard,
Qui s'esquive à la sourdine?
A la mine,
Moi je le devine.

Est-ce la femme à grand ton
D'un roi jadis marmiton,
Qui vers Torgau s'achemine ?
A la mine,
Moi je le devine.

Quel est cet homme au long nê,
Qui paraît si consterné
Que l'on touche à sa cuisine ?
A la mine,
Moi je le devine.

Quel est ce goujat doré,
De rubans tout chamarré,
Qui contre le roi fulmine ?
A la mine,
Moi je le devine.

La dame à l'air insolent,
Qui fait des cuirs en parlant,

D'où vient son humeur chagrine ?
A la mine,
Moi je le devine.

Que voudraient ces orateurs,
Qui vantent aux tirailleurs
L'urbanité jacobine ?
A leur mine,
Moi je le devine.

Qu'écrit cet auteur poltron,
Qui toujours prend pour patron
L'Amphitryon où l'on dîne ?
A la mine,
Moi je le devine.

Quels sont ces bons réjouis
Qui, pour célébrer Louis,
Mettent pinte sur chopine ?
A leur mine,
Moi je le devine.

PIÈCES DIVERSES.

LE LIS ET LA VIOLETTE.

APOLOGUE.

Auprès d'un Lis éblouissant, superbe,
Et dont le calice orgueilleux
Charmait l'odorat et les yeux,
Croissait loin des regards, et se cachant sous l'herbe,
Une gentille fleur,
Emblême de la modestie
Et de la timide pudeur;
La Violette enfin, de l'éclat ennemie.
Le ciel était aussi calme que pur,
Et l'astre qui brillait sur la voûte d'azur
Embellissait le Lis; aussi sa tête altière,
Du trône, des jardins, l'ornement et l'honneur,
S'élève noblement, et semble encor plus fière

De son éclatante blancheur.
Tout-à-coup un affreux orage
Couvre d'un voile épais et la terre et les cieux ;
Et du sein d'un sombre nuage
S'élance un aigle furieux,
Dont la serre, encore sanglante,
Saisit le Lis, l'arrache, et le laisse étendu
Près de sa voisine tremblante.
En un moment, hélas ! le Lis a tout perdu.
Tels on voit les palais d'orgueilleuse structure
Renversés par la foudre, et tout-à-coup réduits
Au niveau de la frêle et chétive masure
Qu'à peine ils honoraient d'un regard de mépris.
Après ce bel exploit, tout fier d'une victoire
Qu'il attribue à sa valeur,
Et se croyant couvert d'une immortelle gloire,
L'aigle, pour se parer, veut avoir une fleur :
La Violette en vain, dans son humble cachette,
Se croit en sûreté ; son agréable odeur
La trahit, et l'oiseau vainqueur

De mainte et mainte fleur dépouille la pauvrette,
Puis s'envole, tenant dans son bec destructeur
Une touffe de Violette.
On vit alors les hiboux, les corbeaux,
Les milans, les vautours, enfin tous les oiseaux
Avides de pillage,
De sang, de meurtre et de carnage,
Se rengorger, faire les beaux,
Et d'un pareil bouquet décorer leur plumage.
Mais laissons là pour un instant
Avilir la fleur printanière,
Et revenons au Lis. Hélas ! dans la poussière
Auprès de sa voisine il était expirant.
Celle-ci n'eût jamais adressé la parole
Au Lis majestueux, au Lis éblouissant :
Mais il est renversé, malheureux, languissant;
Il accuse le sort, gémit et se désole.
La tendre sensibilité
A la timide fleur dicte alors ce langage :
« Console-toi, reprends courage,

« Dit-elle au Lis, tu n'as point mérité
« Un tel affront, un si cruel outrage ;
« Console-toi, l'aigle persécuteur
« N'obtient pour prix de sa victoire
« Que mépris, honte et déshonneur ;
« Le Lis a conservé sa gloire.
« Ah ! que n'en puis-je dire autant !
« Mais, hélas ! maintenant
« Que, par la trahison du crime et du parjure,
« Par un fatal destin,
« Chacun a vu ma fleur devenir sa parure,
« Puis-je encore aspirer à mourir sur le sein
« D'une vierge innocente et pure ?
« Ton sort est mille fois plus heureux que le mien.
« Bientôt un appui tutélaire
« Te rendra ta splendeur première,
« Et sera ton vengeur ainsi que ton soutien :
« Oui, bientôt du pouvoir suprême,
« De la candeur, de la vertu,
« Le Lis redeviendra l'ornement et l'emblême ;

« Mais aujourd'hui, languissant, abattu ;
« Et du malheur innocente victime,
« Rappelle-toi qu'il est plus glorieux
« De succomber en restant vertueux
« Que de triompher par le crime ».

ÉTAT DU THERMOMÈTRE

E L'INGÉNIEUR CHEVALLIER.

Louis XVIII, au soleil levant.
Bonaparte, à la tempête.
Troupes alliées, 90 degrés de chaleur.
Armée française, variable.
Esprit national, 10 degrés de glace.
Trésor public, très-sec.
Droits réunis, à l'eau.

LES DROITS DE NAPOLÉON
AU TRONE.

DANS l'art de gouverner instruit par Roberspierre,
J'ai mis en action ses maximes d'état.
Me croyant né pour gouverner la terre,
Je devins général ; républicain, soldat:
Par-tout je répandis la terreur et la guerre.
Je portai tour-à-tour le turban, le bonnet ;
J'adorai Jésus-Christ, j'adorai Mahomet.
J'ensanglantai le Nil, et le Rhin et le Rhône.
Je trompai l'univers ; voilà mes droits au trône.

—

THÉATRE
DE L'AMBITION,
PLACE DU CAROUSEL.

Les Comédiens ordinaires de la Révolution donneront incessamment, au bénéfice d'une famille indigente de Corse, la seconde Représentation de

L'EMPEREUR
MALGRÉ TOUT LE MONDE,

Mélodrame tragi-comique, Rapsodie en cinq actes, par quelques anciens sénateurs, revu et corrigé par MM. C... F... L...

et plusieurs autres acteurs avantageusement connus. Cette pièce sera suivie des

PRINCES ET PRINCESSES POUR RIRE,

Comédie-Parade en un acte, de M. LA VIOLETTE, auteur de la tragédie intitulée : CRIMES SUR CRIMES, OU LE MONDE RENVERSÉ. Le spectacle sera terminé par le

BALLET DES ESCLAVES,

Qui danseront le pas redoublé en arrière; et une ENTRÉE DE TARTARES ET DE COSAQUES, de la composition d'un Maître de Ballet du Nord, déjà connu par des productions de ce genre.

Attendu les frais considérables que cette Représentation occasionnera, le prix est fixé à un Napoléon rogné.

L'affiche du jour donnera des détails plus étendus.

PORTRAIT DE BONAPARTE.

Copie d'un placard apposé au coin de la rue Fromenteau, lors de la cérémonie de son sacre.

NÉ dans la pauvreté, dès ma plus tendre enfance
Aux bienfaits des Bourbons j'ai dû mon existence.
En ingrat, pour payer ce qu'ils m'ont fait de bien,
Tyran de leur pays, je proscris leur personne.
De mes crimes souvent moi-même je m'étonne.
On me voit tour-à-tour musulman et chrétien,
Mitrailleur dans Paris, égorgeur à Véronne;
J'étrangle Pichegru, j'assassine d'Enghein,
Et pour tant de forfaits j'obtiens une couronne.

ÉPITAPHE DE BONAPARTE.

La France enfin respire.
Satan, prends garde à toi!
Car, s'il entre dans ton empire,
Sous peu tu ne seras plus roi.

ANAGRAMME.

Dans :

Napoléon, empereur des Français,

on trouve, sans ajouter ni retrancher une lettre,

Un pape serf a sacré le noir démon.

PREMIÈRE JUVÉNALE.

Facit indignatio versum.

PROTECTRICE du crime et reine des ténèbres,
O nuit! viens nous couvrir de tes voiles funèbres.
Soleil! ne luis plus sur nos champs;
L'éclat de tes feux redoutables
Ferait pâlir trop de méchans,
Ferait rougir trop de coupables.
Et toi, qui dis les vertus des bons rois,
Les fureurs des guerriers ou leur noble vaillance,
O déité! si tes cent voix
Ont retenti souvent pour l'honneur de la France,
Pour son honneur fais les taire une fois.
La trahison nous impose des maîtres.

L'état muet dévore sa douleur ;
O prodige ! la France a pu former des traîtres ;
Et la déloyauté s'attache à la valeur !
Nous étions autrefois loyaux, braves, sincères;
Dans l'honneur de son nom tout Français put mourir :
Dégradés aujourd'hui des vertus de nos pères,
En vain de nos lauriers nous pensons nous couvrir.
La palme qu'obtient la victoire
N'est pas toujours le signe de l'honneur;
Quelquefois le vaincu ne perd rien de sa gloire,
Souvent l'opprobre est au vainqueur.

Saint respect des sermens et de la foi jurée,
Toi qui ne veux qu'un cœur et le ciel pour témoins!
Un vil orgueil, quelques deniers de moins,
T'ont-ils tari dans ta source sacrée ?
Le meilleur des Louis, trahi de toutes parts,
S'occupe encor du salut de la France.

« Maréchal Ney, volez à sa défense !
« Mes soldats sont mes fils, ils seront mes remparts ».
Judas s'incline ; et de ses yeux perfides
S'échappent en ruisseaux des larmes parricides.
Il dévore pourtant, d'un regard effréné,
L'or que son maître lui prodigue ;
Il baise encor les mains du juste couronné
Qu'outrage une coupable ligue.
Les dangers, les adieux de son prince éperdu,
Ces cheveux blancs, ce front glacé par l'âge,
Cette sérénité, compagne du courage,
Rien ne trouble l'ingrat qui l'a déjà vendu.
Vil suppôt d'un tyran ! tes honneurs, tes dorures,
De tes titres sans fin l'insupportable faix,
Ne font qu'éclairer tes parjures
Et mettre au grand jour tes forfaits.
Applaudis-toi du frein qui toi-même t'opprime :
Bientôt, cruel ! tu gémiras.
J'attends d'un criminel le châtiment du crime ;
Tous les traîtres font des ingrats.

Qui sont-ils ces tyrans, qu'une rage funeste
Nous impose encore une fois ?
Celui-là des Condés livra les nobles restes ;
Celui-ci but le sang des rois !
Hardi dans le conseil, au feu timide et lâche,
L'un quitte les combats sans avoir combattu ;
L'autre, en ses vils penchans qu'aucun voile ne cache,
Ne rougit que de la vertu.

Et c'est à ces faux dieux que nous rendons hommage !
Dressés pour conquérir et nés pour l'esclavage,
Effroi des nations, terreur des potentats,
Nous nous targuons d'un farouche courage
Que nous n'avons qu'au milieu des combats.
Ah ! qu'attends-tu, grande Lutèce ?
Marseille a donné le signal :
Bordeaux accuse ta paresse ;
Et du sommet des monts l'Espagne qui s'empresse

Te guide aux feux d'un immortel fanal.
Tu dors! Veux-tu qu'en sa barbare ivresse
Le Corse, dirigeant cent tonnerres d'airain,
Mitraille encor tes fils et déchire ton sein?
Que t'a-t-il apporté? La guerre! la discorde!
Plus d'un père s'indigne à l'aspect de son fils.
D'un œil inquisiteur un vieil ami m'aborde,
Et des frères sont désunis!
L'oppression, les fers, l'exil, la violence,
De l'état qui n'est plus insultent les débris;
Les lois gémissent en silence,
Et la terreur répond seule à nos cris!

Ton despote, ô Lutèce! a comblé la mesure.
Assassin couronné, soldat usurpateur,
De l'hymen fraternel honteux profanateur,
Incestueux, adultère et parjure.

Peuple Français! le suborneur
Qui te méprise et qui t'affronte

N'a rien appris pour ton bonheur,
Ni rien oublié pour sa honte.
L'usurpateur fuit le palais des rois :
Du tranquille Élysée il habite les bois.
Échappé d'un séjour auguste,
C'est le crime caché sous les bosquets du juste.
Ah ! quand d'un souffle impur il profane ce lieu,
Je crois, aux demeures célestes,
Voir des démons vainqueurs les légions funestes,
Et Belzébut sur le trône de Dieu.

CALEMBOURG

SUR BONAPARTE ET NEY.

Deux nez font aujourd'hui le malheur de la France.
(*Ney*) (*Néron*)
Un nez plat d'un nez rond relève la puissance.

RECETTE

POUR COMPOSER LE VINAIGRE DES QUATRE VOLEURS.

PRENEZ un grand chaudron, bien écuré, luisant ;
Jetez-y Ney, Davoust, et le brave Bertrand.
Ajoutez-y sans artifice
Savary, chef de la police ;
Faites-les bien bouillir, et levez-en les fleurs,
Et vous obtiendrez sans malice,
Vinaigre des Quatre Voleurs.

TITRES DE NICOLAS.

EMPEREUR du faubourg Saint-Marceau,
Roi du faubourg Saint-Antoine,
Protecteur de la Courtille,

Médiateur des Porcherons,
Mari sans femme,
Père sans enfant,
Roi sans argent,
Couronne sans diamant.

CHANGEMENS DE DOMICILES.

L'EMPEREUR, rue de Tournon;
Le sénat, rue de la Lanterne;
Le corps législatif, rue de l'Égoût;
Le trésor public, rue Perdue;
Le tiers consolidé, rue Vide-Gousset;
Les rentiers, rue Saint-Julien-le-Pauvre;
Le ministre de la guerre, rue de la Mortellerie;
Les honnêtes gens, au cap de Bonne-Espérance;
Les ouvriers, rue des Morts;
Les dames, rue de la Poule qui parle;
Les ecclésiastiques, rue des Bons-Hommes.

TESTAMENT DE NICOLAS.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Je lègue aux enfers mon génie,
Mes exploits aux aventuriers,
A mes adhérens l'infamie,
Le grand livre à mes créanciers,
Aux Français l'horreur de mes crimes,
Mon exemple à tous les tyrans,
La France à ses rois légitimes,
Et l'hôpital à mes parens.

AGONIE ET MORT DE NICOLAS.

La Russie est la garde-malade ;
L'Angleterre fournit la médecine ;
L'Autriche donne l'extrême-onction ;
La Suède sonne l'agonie et la mort ;
Le Danemarck porte la croix ;
L'Espagne creuse la fosse ;
La Prusse le met dedans ;
L'Italie donne de l'eau bénite ;
La France paiera l'enterrement ;
Et tout le monde sera content.

Ainsi soit-il.

IMPRIMERIE DE CHAIGNEAU JEUNE.

